

L'industrie des spectres

1999 fut à la fois la dernière année d'un siècle et la dernière du cinématographe, avant sa destruction méthodique. Il en va ainsi. Nous n'étions pas préparés, ou, nous ne voulions rien voir.

Ce journal de guerre d'un spectateur hébété au milieu des ruines n'est pas une longue plainte. Tout au contraire, à la sortie d'un abris, fluorescent dans le ciel, voilà ce qui était écrit :

« Pistolet Top ! »

« Mon tee-shirt du troisième Reich repassé de frais, je m'en allais au supermarché du coin m'équiper de pied en cap. Les Cthulhus de tous poils qui ourdissent les plus sanglantes machinations contre moi, mes proches et tous mes frères n'avaient qu'à bien se tenir. »

« Grâce à mon pistolet d'assaut trempé dans l'eau bénite, je savais enfin quoi faire : défendre mon super mode de vie. »

« J'ai vu la lumière jaillir d'un fusil à canon scié. J'avais 7 ans. Ce fut le plus grand moment de ma vie. »

Si ce journal s'intéresse surtout aux films qui dépassent souvent le milliard de spectateurs, il aurait pu, tout aussi bien, regarder ailleurs. Une comédie des frères CC par exemple. Où, sans crier gare, le personnage loufoque est froidement exécuté. *Gun. Funny. Gore.* Loufoque. Trop drôle.

L'arme à feu, c'est LA solution *ad hoc* aux impasses scénaristiques. Aux pages blanches... Le Graal d'une profession de fainéants qui n'a pas envie de s'enquiquiner à raconter ses rêves.

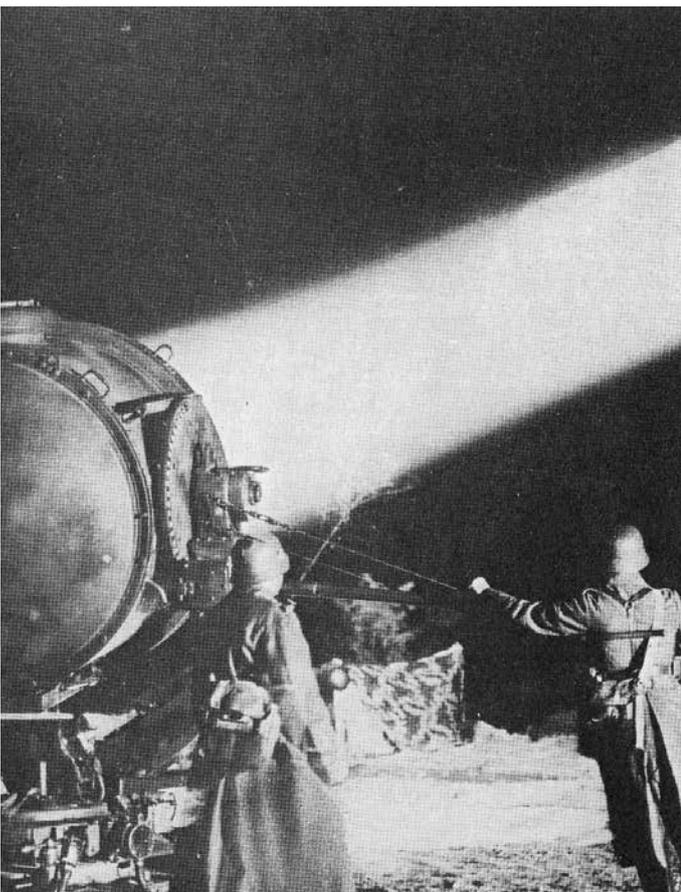
« *War is beautiful on the silver screen* », et ce ne sont pas Kubrick, Kurosawa ni Peckinpah qui nous diront le contraire. Mais c'est une autre histoire.

Dans un futur proche, cinq soldats suréquipés voyagent dans le désert qu'est devenu le monde. C'est dans les ruines d'une ville dévastée qu'ils vont livrer bataille. Leur adversaire est un robot-arme de combat quasiment indestructible. C'est leur boulot. Nous débarrasser de ces Intelligences Artificielles guerrières hors de contrôle... Otomo¹ a intitulé son très beau petit film d'animation : *Buki yo Saraba*, « Adieu aux armes ». Sous le même titre, en 1932, Frank Borzage et la Paramount Pictures fabriquaient un mélodrame flamboyant avec Gary Cooper dans le rôle d'un déserteur.

Mélodrame, pieds nus, Poe rencontre Judy sous le soleil de midi : *it's over*.

Serial killer latin lover, Kalachnikov on the roc, une nuit, une journée, un voyage...

« *L'être humain authentique est celui d'entre nous qui sait d'instinct ce qu'il ne doit pas faire et qui, de plus, regimbe devant l'idée de le faire. Il refuse de le faire, même si cela implique de lourdes conséquences pour lui-même et pour ceux qu'il aime. Pour moi, c'est le trait de caractère irréductiblement héroïque des gens ordinaires ; ils disent NON au tyran puis subissent tranquillement les conséquences de leur résistance. Il se peut que leurs actes soient limités, et qu'on ne les remarque presque jamais, que l'histoire ne les retienne pas. On ne se rappelle pas leurs noms, et ces humains authentiques ne s'attendent pas qu'on se les rappelle. Leur authenticité m'apparaît de façon bizarre : elle ne réside pas dans leur volonté d'accomplir de grandes actions héroïques, mais dans leur calme refus. Par essence, on ne peut pas les contraindre à être ce qu'ils ne sont pas.* » Philip K. Dick





Chapitre premier : HOLLYWOOD

La sophistication de certains *blockbusters* peut vraiment vous retourner le ciboulot.

Ce type de films est particulièrement apprécié des esprits de la forêt. Un type de spectateur qui n'a pas de profil type. Il peut être n'importe qui. Tout le monde et personne.

Au-delà des mouvements moutonniers propre au cinéma, il n'est pas facile de faire prendre des vessies pour des lanternes au fan de *blockbusters*. Son solide bagage cinématographique lui permet vite de mettre en perspective le spectacle qu'on lui propose. On ne lui la fait pas. Il accepte les règles du *show business* à conditions qu'il en ait pour son argent. Son temps de vie, sa place de ciné...

Oh, temps glorieux des *blockbusters* !

La salle, être intégré à la composition hétéroclite du public d'une salle de cinéma où est projeté un *blockbuster* réussi est une sacrée expérience.

On ne se croiera pas, plus...

Mais le fluide nous a tous parcouru.

Sourire banane.

Anonymat collectif.

L'écran.

Captif.

Ça, c'est mon fusil. Il y en a beaucoup comme ça, mais lui c'est le mien.

Mon fusil, c'est mon vrai copain, lui, c'est ma vie.

Il faut que je maîtrise mon fusil comme il faut que je maîtrise ma vie.

Car sans moi, mon fusil ne sert à rien. Et sans mon fusil, je ne sers plus à rien.

« Le gros problème à HollyXood, c'est la merde qu'on y fait. Terrible et absolument sans intérêt. Je ne suis pas un petit réalisateur de films crasseux qui entrevoit l'existentialisme à travers les brumes d'une pipe à eau. C'est facile de voir les mauvais acteurs, l'absence de direction, l'alignement totalement absurde et tout à fait ridicule de mots que plusieurs studios osent appeler prose. Moi, je parle du manque total de réalisme. Le réalisme. Ce n'est pas un facteur très percutant dans la vision filmique qu'ont les américains de nos jours. » John 747.

Militaro Écolo Disco 3D (*M.E.D.3D*)

« Les blockbusters, en règle générale, on des scénarii construits sur un modèle on ne peut plus classique. Ce qui est en jeu dans l'histoire, c'est la fin de la civilisation telle

qu'on la connaît. Ou, quelque chose de très important. Ça ne peut pas être un drame intimiste. Il doit s'agir... Il faut que ce soit une question de vie ou de mort à grande échelle.

« M.E.D.3D est très bien écrit. C'est indiscutable, si tant est que vous appréciez le mythe fasciste. (petit rire).

M.E.D.3D, c'est le mythe fasciste porté à son paroxysme. Le mythe fasciste par du principe que la société est faible.

Par conséquent, il faut un héros solitaire qui descend des montagnes, qui va tout régler comme du papier à musique, sauver l'humanité avant de redevenir le type ordinaire qu'il était au départ. C'est l'histoire à laquelle croyait Hitler, Mussolini et tous les fascistes jusqu'à Staline et Mao. Tous disaient : donnez nous le pouvoir temporairement... Et ça n'a jamais marché. Car évidemment, une fois qu'on a le pouvoir, on le garde.

Le mythe fasciste, c'est ça. Et M.E.D.3D reprend ce mythe très habilement, en évitant les clichés. Mais, cela n'en demeure pas moins un mensonge. La société n'est pas faible. Voilà, ma vision de M.E.D.3D. Mais c'est vraiment très réussi. Superbe. »

C'était une intervention de Robert McKee. Le genre de personne qui n'existe qu'à HollyXood¹.

- Sénateur, L'industrie du spectacle... a-t-elle besoin du gouvernement pour imposer des limites... au sexe et à la violence dans les films et à la télévision ?

- Vous savez, c'est marrant de voir à quel point... (Il engouffre un autre toast, l'assistance reste perplexe et silencieuse, puis enchaîne tout en avalant.) ... vos produits sont nuls. Films violents, films cochons, et aussi films familiaux. Mais en général, ils ne sont pas fameux. Marrant. Des gens intelligents... se donnent tout ce mal, dépensent tant d'argent, en gagnent... À quoi ça peut tenir ? Ce doit être l'argent, non ? Oui, ça doit être l'argent... Il change tout en merde. Bon Dieu, combien d'argent il vous faut ? (Il rigole en cherchant une serviette.)

Soyez vraiment sincère, n'ayez pas peur de me blesser. Il vous reste de ces toasts au crabe craquant ?

« Batman m'a mis un concept dans la tête, m'a introduit à un paradigme sur la façon dont le monde était constitué : il y a les oppresseurs, les opprimés et ceux qui se lèvent pour défendre les opprimés. » Après plusieurs coups de feu dans deux lieux de la capitale, on déplore une victime. ... Son suicide a échoué.

Un homme a ouvert le feu dans un cinéma situé dans un centre commercial d'Aurora, dans la banlieue de

Denver (*Colorado*) aux États-Unis, vendredi 20 juillet, peu après minuit. L'homme a commencé à tirer dix minutes après le début de la projection du nouveau film *L'homme chauve-souris : le chevalier noir se lève*, tuant au moins quatorze personnes et en blessant cinquante autres, dont des enfants selon la police locale. Cette dernière ajoute que dix personnes sont mortes sur le coup, quatre à l'hôpital. Les blessés ont été transférés dans trois hôpitaux des environs par les services de secours.

« Il ne laissait personne sortir, il tirait sur ceux qui essayaient de sortir. Les gens à l'intérieur pensaient que c'était une attaque terroriste. »

Rugissement d'une voiture de sport...

- Tu sais qui était Harry Houdini ? Il n'était pas comme tous ces magiciens d'aujourd'hui qui ne s'intéressent qu'aux taux d'écoute de la télé. C'était un artiste. Il pouvait, je te jure, faire disparaître un éléphant dans une salle remplie de monde... Et sais-tu comment il faisait ? Par diversion.

- Bordel, de quoi tu parles ?

- Mais de diversion. Ce que l'œil voit et l'oreille entend, l'esprit est prêt à le croire.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- On est suivi. Accroche-toi !

Vroooooummm

Un cerveau vierge, chouette !

- C'est autre chose que la télé. C'est cent fois mieux. Ça, c'est la vie. Un morceau de la vie personnelle d'un autre. La réalité pure, entière, telle qu'elle apparaît à travers le cortex cérébral. Vous y êtes... Vous voyez, entendez, sentez... vous faites les choses que l'autre fait.

- Quelles sortent de choses exactement ?

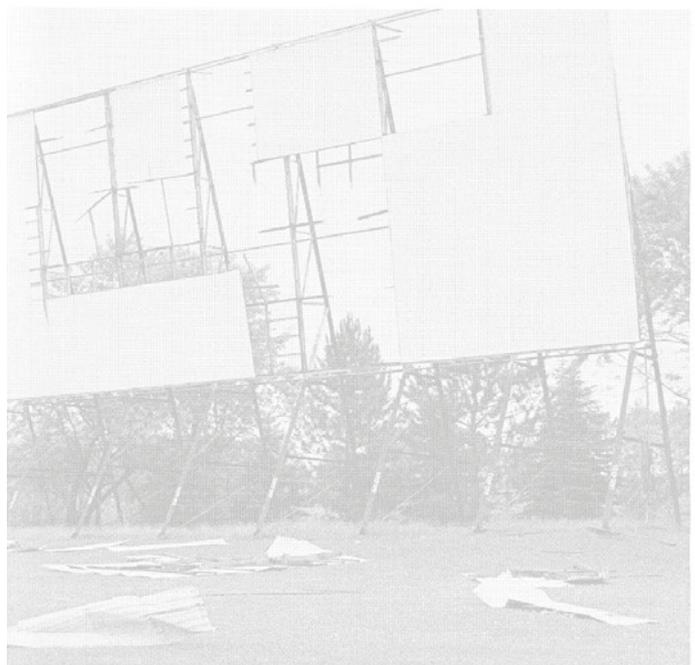
- À vous de décider ce que vous avez envie de voir. Ce que vous avez envie d'être ou de faire. Vous voulez faire du ski chez vous ? Non, c'est pas ça qui vous intéresse. Vous, c'est... c'est plutôt tout ce qui est interdit. Hein ? Le fruit défendu... comme entrer dans un restaurant avec un 357 Magnum pour sentir toute l'adrénaline qui pompe dans vos veines. Ou... vous voyez ce type là-bas avec cette panthère exotique... vous ne voudriez pas être ce type pendant vingt minutes. Les vingt minutes importantes. Je peux faire ça pour vous, sans que cela ne ternisse votre alliance.

- C'est tentant.

- Oui, j'ai tout ce que vous voulez. C'est vrai, tout ce que vous désirez. Vous n'avez qu'à dire un mot. Ayez confiance en moi, croyez-moi. ... Vous voulez une fille, vous voulez deux filles. En fait, je ne sais pas encore ce qui vous branche... Vous voulez un garçon ? Vous voulez peut-être entrer dans la peau d'une fille, hein ? Pensez-y, être vous-même une fille, savoir l'effet

que ça fait... Ou vous voudriez qu'une nonne vous fouette ? Tout est faisable...

- Vous étiez dans le corps d'une fille de dix-huit ans sous la douche. Vous commencez à voir les possibilités qu'il y a...



Chapitre deuxième : MAUVAISE HERBE

Deux joints, trois *blockbusters*, sinon rien / *The first : Rapide et furieux* 6. Fric Fric. London : destruction d'un vrai parking des années 70. Le béton explose en vrai. Un hommage à la *Silver Touch* ? Cool. / « *C'est un trip à la 007 ?* » demande-t-il. / Tiens, l'exploitation du métro est plus intéressante que dans le dernier Bond. / La caméra est parfois bien placée : subjective au cœur de l'action où ces bolides ont carte blanche pour transpercer la nuit. *But*, l'action est charcutée au montage. On ne laisse pas vivre les mouvements auto-urbain plus de quelques secondes. Peur ? De quoi ? / Ouf, aucun passant, conducteur lambda ne sera tué. *Idem* sur une autoroute espagnole où un char d'assaut pilonne et écrabouille à tout va. (J'aime bien l'idée du char, comme celle du gros coffre-fort bringuebalé en plein cœur de Rio dans l'opus n°5.) / Deux des héros principaux ont des physiques de catcheurs. Ça change et cela évite les dialogues trop longs. / Souvenirs : les 2 comparses d'*Invasion Los Angeles* - stop / Le méchant ultra-tout est encore le seul à croire à sa victoire finale / le final justement : un gros navion et des bolides à sa poursuite + une petite Alfa-Roméo en guise de placement publicitaire - & - L'édifice déjà très branlant s'écroule : si l'on suit la logique du film qui défile, la piste de décollage fait entre 18 et 28 kilomètres de long. Hum... Se mêle à cela un montage parallèle entre 3 ou 6 actions ou chacun semble faire une pause quand il n'est pas l'écran. « *Allez, c'est à nous, on reprend notre baston là où le montage l'avait laissée...* » Et, ainsi de suite multiplié par 10 / la notion d'espace-temps qui est le socle du film d'action est aux abonnés absents. Cette notion ne relève pas du dogme. On peut jouer avec, la pervertir... en faire ce que l'on en veut -Tsui Hark- à condition qu'elle irrigue TOUJOURS le cerveau du réa, du monteur et au final, du spectateur. / Pouvez-vous m'expliquer comment il trouve un harpon à béton dans son Alfa ? Ces malversations scénaristiques horripilent quand elles pullulent / 48 km de piste plus loin, l'avion s'écrase et explose enfin. Des jolies flammes, qui sentent plus l'essence que le digital, le HÉROS émerge tel Schwarzy dans *T1*. Ce héros a eu le temps, on ne sait comment, de sauver du brasier la valise qui contient une arme secrète valant plusieurs milliards. Hey ! / Retour au pays, les États-Unis d'Amérique, et son « mode de vie » qui « malgré l'air pollué et les bouchons autoroutiers » (sic)... est un sacré paradis une bière à la main... FIN / NON / Cerise sur le gâteau : tous réunis autour de la table, c'est le moment de dire les Grâces. Elles, les composantes héroïques de cette fa-

mille américaine (*de supers pilotes*), se tiennent tous par la main, et remercie Dieu pour tout un tas de choses, et / petite blagounette : « *And, thank you for fast cars !* » / FIN / NON / Tokyo : nous découvrons le méga-méchant du numéro 7 de cette franchise / FIN / NON / LES SÉQUENCES D'ACTION DE CE FILM SONT DANGEREUSES. LES CASCADES ONT ÉTÉ RÉALISÉES SOUS HAUTE SURVEILLANCE AVEC DES CASCADEURS PROFESSIONNELS, EN CIRCUIT FERMÉS. N'IMITEZ NI LES CASCADES, NI LA CONDUITE, NI LES SCÈNES DE PILOTAGE. / GÉNÉRIQUE & MUSIC FRIC FRIC / Autrement, j'ai entendu quelques bons dialogues et ma ville regorge de chauffards qui ont biberonné cette l'huile de vidange synthétique / AU SUIVANT : *T3* par le réalisateur de *Breakdown*, (une chouette série B avec un budget de série B) / Mais la gageur de ce *T3* va être de dépenser beaucoup BEAUCOUP de pognons et que cela ce voit à l'écran. Alors, bonne chance ! / *T3*, c'est le *soulèvement des machines* / Soudain, comme dans un rêve, le Jugement Dernier (*J.D.*)... ZUT, c'est repartie avec cette histoire de *J.D.* / Dans *T2*, on croyait l'avoir empêché ce *J.D.* Mais en fait non, on n'a fait que le repousser. Aïe. Une superbe Terminorette débarque du futur pour tuer tous les futurs chefs de la résistance post-*J.D.* Sous ses allures de mannequin, se cache une vrai teigne. Le top du robot de combat. / C'est une bonne idée de méchante ! / Vivement que le pentagone puisse s'acheter son lot de robotes combattantes sexy / AH ! : La scène du super-gros camion grue ricain qui détruit tout un quartier en vrai (*avec quelques touches de synthèse*). La méchante conduit et Schwarzy, qui *come back* une nouvelle fois pour protéger Adam et Eve, se prend des murs en enfilade, des citernes, et finit scotché sur le pare-brise d'un camion de pompier US / Dans le *trailer* de l'époque, ce sont les plans de cette scène qui avaient éveillé en nous, les fans de *blockbusters*, l'envie d'aller vérifier en salle si... / Destruction massive sur les grandes largeurs, mais il manque un petit quelque chose (*espace-temps*) qui empêche l'adhésion totale / Sperme en berne / Arnold nous regarde droit dans les yeux : « *Judgement Day is inevitable.* » / Avec lui, on ne sait pas si c'est du lard ou du cochon. À la lecture du scénario, et une fois en face du *teenager* mou du cul choisi pour le rôle de l'élus aux basques duquel l'histoire l'enchaîne, il a bien dû se rendre compte que tout cela n'allait pas voler très haut. / Après sa sentence, il ajoute : « *Relax.* » / Je résume, le jeune John Connor (*J-C*) est le dernier espoir

de l'humanité / Et si McT réalisait un 007... Désolé, c'est un film qui laisse le temps de penser à autre chose, car blablablaba blablablaba / Ouf, il y a tout plein de grosses armes dans le cercueil de la mère de J.C. qui est morte d'une leucémie il y a quelques années... Hoooooo / Ces armes, cet héritage va leur être grandement utile. Merci *mother*. / *Valley of peace* / DES ARMES / UN VIRUS INFORMATIQUE QUI PENDANT CE TEMPS PREND LE CONTRÔLE DE BIENTÔT TOUT / Qu'ils sont cons ces militaires. Ils n'arrêtent pas de créer des trucs dont ils perdent le contrôle, film après film... / L'espace-temps commence à prendre l'eau de toute part. Des ellipses n'importe nawak à tout va / « *Crève salope!* », ce sont les mots de la crispante héroïne qui représente l'archétype de l'américaine saine de corps et d'esprit qui sait aussi se défendre une arme à la main / Les States sont un réservoir inépuisable d'entrepôts et d'usines abandonnées. C'est l'idée de décors contre laquelle on ne peut pas lutter / Swarzy s'est débranché suite à un cas de conscience mi-machine mi-A.I / FIN / NON / Pffff / « *I'm back!* » / Swarzy s'est re-branché, une fois de trop. / Jugement Dernier / Adam et Eve, à l'abri d'un bunker poussiéreux, feront de la résistance / FIN. // *58 minutes pour vivre* dure 1 heure 54 : *Why?* / Bruce fume au bar de l'aéroport. C'est donc un vieux film. / Le méchant de série B fait de la gym tout nu dans sa chambre d'hôtel. C'est pour faire style. Et il faut se faire une raison, le méchant sera tarte. / Au bout de 5 minutes, Bruce a déjà repéré les méchants... ce film commence mal / L'histoire tarabiscotée est tyrannique. Elle ne pense pas forme-cinématograph... C'est un boulet. / Le final d'*Un américain à Paris* a coûté 1 millions de \$ ce qui permit au film de sauver la MGM de la faillite / Les morts pleuvent comme vache qui pisse. Ça saigne gras. / Pourquoi n'ont-ils pas fait exploser l'antenne relais avant ? Pour délayer la sauce à coups de PAN PAN. Ça craint ! / « *Je répète : Feu vert!* » / Taser & critique des médias / Tempête de neige + aéroport = que demander de plus pour le cadre d'un film d'action haletant ? Rien. Quel gâchis... / Avion plein de passagers s'écrase et BOUM le kéro-zène. Rien ne vaut un bon vieux vrai feu nourri au TNT / « *Alan Rickman, s'il te plait, reviens!* » / Pub Kenwood / Une course poursuite en motos-neige : en voilà une bonne idée de Renny H., le réalisateur qui venait du froid (*et qui sévit aujourd'hui en Chine populaire*). Nuit suréclairée : *why?* & *in fine*, la scène est un pétard mouillé. / Bruce n'arrive pas à être multidimensionnel. Il semble prisonnier de sa surface, de ses tics. Pleure-t-il McT qui sait lui insuffler une âme ? / Quelqu'un à Bruce-McClane : « *Mon Dieu ! D'où vous débarquez ? De Pearl Harbor ?* » / Les portes d'un hangar géant s'ouvre sur un rutilant 747 : Youpi ! / Et c'est reparti avec un tripaturage débile du temps-espace /

747 BOUM : merci à l'équipe des artificiers. De Vrais pros ! / *Christmas* - bisous - Musique de *crooner* - Générique. / DODO.

Post-scriptum : *Rapide & Furieux 7 & 8*, coma mental.



Chapitre troisième : *The last.*

Qu'ai-je vu ? La Maison Blanche. Sa reproduction grandeur nature. Prises d'assauts perpétuelles. À ce petit jeu, les Nord-Coréens sont les plus efficaces : treize minutes pour se rendre maître du château et tenir son roi à leur merci. Celui-ci est blanc ou noir. Gageons qu'il sera femme ou hispanique d'ici peu. Et pourquoi pas chinois ? Patriotisme, volonté farouche de préserver « *notre mode de vie*¹ » : c'est l'unique chose à laquelle il ne doit pas déroger.

Des forces de l'ordre suréquipées complètement incapables, peuple et mass media poussant des *Oh*, des *Ah*... Il y a de quoi. C'est un vrai champ de bataille. Surenchère. Qui ira le plus loin dans la destruction du cœur immaculé de Washington DC.

Le traître, l'ennemi de l'intérieur : il est indispensable. Sans lui, le plan machiavélique, et beaucoup trop compliqué, sorti de la tête de l'illuminé en chef, le terroriste n°1, ne pourrait voir le jour.

Happy end. Sur les décombres encore fumantes, la bannière étoilée flotte à nouveau. Des centaines de morts invisibles plus loin, le président déroule un discours surréaliste, entre niaiserie et va-t-en guerre. *God bless America.*

Mais à quoi doit-on cet heureux dénouement ? À qui ? Au héros ! Un américain moyen. Un tueur hors-pair. Un être fêlé de l'intérieur. Un tas de muscles qui n'a fait que son devoir. Et au bout du chemin, sa guérison : catharsis Budweiser. Yop la boom.

Porté par une vague sans précédent, un porte-avions de l'US Navy s'abat sur la Maison Blanche. Pulvérisation. Un épisode parmi d'autre d'une réaction en chaîne planétaire. *World War XYZ.*

Maya ou Jéhovah, l'Apocalypse est l'unique issue. Pourquoi se soucier de quoi que ce soit ? La menace bien décidée à décimer l'humanité porte en elle la solution. C'est le grand coup de balai céleste. Des millions ou milliards de victimes plus loin (*la quantité, toujours très abstraite, elle varie selon les fléaux*), notre civilisation pousse un grand *Ouf*.

Les élus : un chien, une famille ressoudée par cette épreuve *unbelievable* et le gotha qui peuplait déjà le bunker de Folamour.

Cette veine cinématographique apocalyptique (*avec ou sans super-héros*) semble inépuisable. Dieu, qu'attends-tu pour nous délivrer ? Table rase, nom de Zeus !

Nous nous souvenons d'une lecture téméraire qui nous fut faite de l'Apocalypse selon Jean, dernier livre du Nouveau Testament. *Grosso modo*, il apparaissait que Babylone devait surtout sa perte à une surreprésenta-

tion d'elle-même. Engloutie sous un déluge d'images du monde... Cette fièvre-là, nous la côtoyons chaque jour. Dompter la Bête se résumerait peut-être simplement à lever le pied sur nos pulsions de photographes, filmeurs, voyeurs, gloutons... Résister aux tentations sans fin qui s'offrent à nous. « *Je ne suis pas un siphon à images ni une caméra sur pattes.* »

Dans un futur proche ou très lointain, le situation n'a pas bougé d'un iota. Pour HollyXood la messe est dite. Immanquablement, dans chaque scénario : les riches seront de plus en plus riches, de moins en moins nombreux. Ils vivront au sein d'Alamos édeniques supra-sécurisés. En bas, *ou là-bas*, la masse des pauvres bougres sous leur joug dont le seul espoir est de trouver au sein de leur caste de crèves-la-faim un élu qui, presque à lui tout seul, réussira armes au poing à dérouiller l'Armée Sécuritas et à trancher la gorge du représentant en chef des oppresseurs.

Ces visions géo-politico-économico-fourre-tout du futur se nourrissent peut-être de perspectives qu'il serait illusoire de combattre. Pour contrebalancer ce constat glacial, maintenir l'Espoir-miroir aux alouettes, ces films nous offre heureusement une perspective de nous en sortir. Une seule : FAIRE LA GUERRE.

Avant hier, une \$uperproduction était toute fière, par souci d'authenticité, d'avoir réalisé une partie de ses prises de vue dans un immense bidonville mexicain (*obsécénité*). Au cœur de cette communauté à 99% hispanique, un *hombre blanco*, qui n'a plus rien à perdre suite à un accident du travail radioactif, décide de régler son compte à l'opresseur en sauvant du même coup la petite fille cancéreuse de son amour d'enfance. Snif. À la fin, des centaines d'ambulances *high tech* descendent du ciel... Tsoin Tsoin.

L'avenir n'a pas d'avenir. Méthode Coué : le capitalisme-colonial, ses vampires n'ont pas de souci à se faire. Une douce résignation imprime les esprits à longueur de films. La planète bleue, ses habitants n'ont pas fini d'en baver. La 7 plaies d'Égypte sont dans l'œuf, jusqu'au jour où Zorro etc.

En tant que spectateur, détournerions-nous nos yeux de visions futuristes cinématographiques où les pluies acides, les mégapoles vicieuses, la police fasciste omniprésente ne seraient pas au rendez-vous ? Je ne parle pas d'un Eden crétin et soporifique mais de perspectives autres. L'enfer, toujours pavé de bonnes intentions bas du front, est-il indispensable pour briller au box-office ? En avons-nous soif ?

Qu'ai-je vu ? La Reine d'Angleterre, anomalie vorace,

s'insurgeant contre ceux qui voulaient mettre en péril « *notre mode de vie* ». Elle apparaissait au cours du montage par le biais d'une authentique image d'archive. Pour défendre la civilisation occidentale mondialisée, quelque soit le contexte, le mode opératoire, le danger, la soupe scénaristique, il n'y a qu'un recours : les armes. Sous toutes leurs formes. Du bon vieux Magnum aux drones derniers cris. Ces gros films, ces *Blockbusters* (en anglais, littéralement « *qui fait exploser le quartier* », mais nous y reviendrons plus tard) ne peuvent pas s'en passer. Sans armes, pas de salut, pas d'intrigue, peu d'enjeu, plus d'imaginaire. Passé, futur ou présent : ça flingue à tout va.

Ironiquement, il est aussi devenu de bon ton de combattre le célèbre Complexe militaro-industriel toujours prompt à saper la démocratie. Comment : par le recours aux armes issues de leurs usines.

Le sang gicle ou pas, les victimes crient de douleur ou tombent comme des mouches au loin dans le cadre, peu importe la volonté de pseudo-réalisme. HollyXood vomit des armes au-delà de la nausée. ELLES SONT OMNIPRÉSENTES. Les studios de L.A sont les publicitaires zélés de l'armée, des fabricants d'armes et du sacro-saint deuxième amendement qui donne le droit à tout citoyen américain de porter des armes.

Cette propagande mondialisée justifie avec la force de frappe de mille destroyers que les armes sont, au même titre que la fourchette, l'eau ou le rêve, intrinsèquement liées à la vie de l'homme, « *son mode de vie* ». L'intrigue peut faire illusion en saupoudrant ici et là son quota d'amourette, de filiation difficile, d'amitié comique, d'univers parallèle inter-cosmiques : qu'est-ce qui s'arrogera quoi qu'il arrive le plus long du métrage : la guerre.

L'axiome : les forces du bien luttent contre les forces du mal et vice versa. Mais chaque camp est le pendant de l'autre. Ils sont tous deux obsédés par la fabrication ou la possession de l'arme, la force ultime, qui détruira l'autre. Si le bon est toujours plus futé et résistant que le méchant, ne nous égarons pas : il aura toujours besoin d'avoir en main les armes qui le mèneront sain et sauf au bout de l'intrigue, suite au prochain épisode...

Anthony Stark², alias ***Iron Man***, est l'héritier d'Howard Stark, le patron des puissantes Stark Industries qui fabriquent les armes les plus prisées du marché. Il est inspiré du milliardaire américain Howard Hughes qui, avec quelques autres, fait partie de la mythologie de la revue que vous tenez entre les mains. Les ambiguïtés de cet industriel franc-tireur font le sel des questions auxquelles nous aimerions tordre le cou. C'est le grand américain, le *Kane*, qui nous empêchera, espérons le, de succomber naïvement à la charge anti-américaine franchouillarde

qui n'est pas l'objectif de ce journal (*la France fait partie du club des 5 pays qui vendent le plus d'armes*). L'attraction qu'Hughes exerce sur *FOUR STARS* ressemble au final de *La dame de Shanghai*³, au début de *Citizane Kane*³, et à tout *Mr Arkadin*³ et *F for Fake*³ réunis. Il ravive aussi des images de notre enfance. Ses mitraillettes en plastiques, ses opérations commando, ses adversaires imaginaires... S'en suit le lent processus par lequel on s'extrait, ou pas, de la propagande guerrière qui court tout au long de l'histoire de l'humanité.

Comme dirait Stanley : « *La guerre est dans l'homme* ». Mais comment en est-elle arrivée à occuper presque tout l'écran ? Krupp-Goebbels ont-ils gagné ? Le maître du haut château est-il une uchronie ou simplement une manière douce (romancée) de nous dire ce qui est vraiment advenu ? Sommes-nous prisonniers de l'année 2666⁴ ?

Les superproductions qui nous occupent se triturent aussi le ciboulot : « *N'essaie pas de tordre la cuillère car c'est impossible. Tu dois essayer de te concentrer pour faire éclater la vérité : la cuillère n'existe pas. Et là tu sauras que la seule chose qui se plie ce n'est pas la cuillère, c'est seulement ton reflet.* » Ah ? Une bouillabaisse philosophique qui laisse Bouddha sans voix. Le vertige c'est cool, mais pas sans une solide assurance-vie. Dès la campagne de promotion, le *twist* final tient le haut de l'affiche. On peut lire par exemple : « *Mémoires programmées. Est-ce réel ? Est-ce imaginaire ? Etc.* » L'intrigue n'étant pas tout, peut-être que la virtuosité formelle du film... mais non, *nothing*.

Il reste les effets spéciaux dernier cri, qui seront dès l'année suivante supplantés par de nouvelles prouesses fractales. Les techniciens et informaticiens des usines à rêve ne sont pas en cause. Ils sont toujours au top. Mais faute d'enjeu véritable, sans Houdini aux commandes, un lavomatique *surround* tiens, ma chaussette programme lainage on attend la fin du cycle Bluiip bluiip bluiip... sssssuuuuuu

SHOW BUSINESS

Cette expression remonte aux années 1930.

Industrie du spectacle, industrie du divertissement ?

Non.

Show business

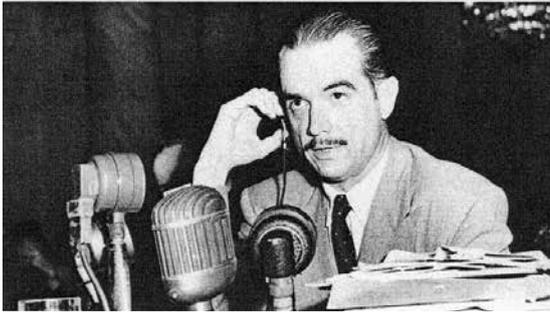
MGM

Mumbai.

Nollywood.

Et ce qui nous occupe ici : HollyXood, Los Angeles.

Le résultat des recettes en temps réel.



N'espérer la culbute qu'avec des budgets maousse costauds.

Des *blockbusters*.

Des attractions qui en mettent plein les mirettes.

Teaser. Trailer.

Créer l'attente, le désir.

Il a donc fallu apprendre à vivre sans, ou presque.

Quelques bonnes surprises (*des scènes, énergies, aspirations à bien faire, à ne pas prendre tout cela trop au sérieux, etc.*) ont ponctuées cette ère de disette. Une vieille franchise anglaise qui ne meurt jamais ressuscite. Mais aucun ne fut à la hauteur de ses ambition\$.

On reste toujours sur sa faim.

L'âge aidant, est-on devenu un peine-à-jouer ?

Jouir d'une poursuite automobile, d'un cambriolage, en lieu et place de justiciers nietzschéens à deux sous : arrête de te prendre au sérieux, *MOVE!*

Des robots toujours plus gros et bruyants s'agitent pour rien. Filez-moi le *joystick* que je m'en mêle. Y a quelqu'un ?

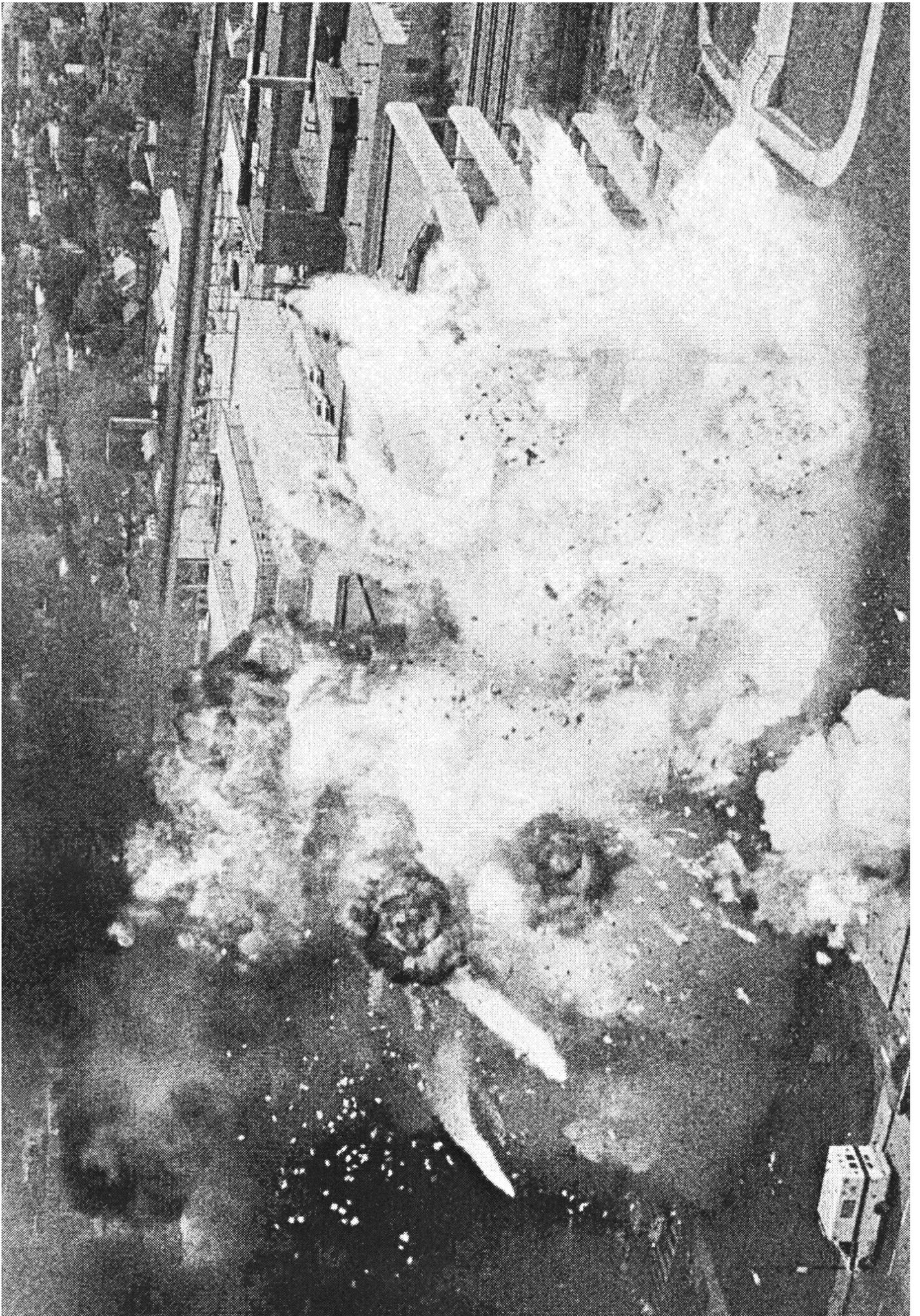
Prison fédérale de Yankton, Dakota du Sud. C'est là que le réalisateur américain John McTiernan fut enfermé le 3 avril 2013.

À 7 535 Km de distance, notre programmation vidéo Nuit de la Saint-Sylvestre sonne le glas de 9 mois d'errance, entre lobotomie et renaissance.

Sur l'écran de l'ordinateur, Arnold Schwarzenegger est aux prises avec lui-même.

« *Bon sang ! Mais c'est bien sûr !* »

Clarifier notre situation à tous en ayant une confiance revigorante dans la forme... c'est la mission d'un *blockbuster* réussi.



Chapitre quatrième :

Des *shoots* hallucinogènes en échange de cerveaux frais

par Franck Henenlotter, William Lustig, John McTiernan et Jacques Thorens

Terrifié par ce concept du mort qui refuse d'être mort.

Ensuite, j'ai découvert New York et la 42^e rue...

... L'histoire de deux astronautes qui découvrent que la lune est peuplée de filles nues télépathes !

« Mon Dieu, mais ils mangent vraiment les gens ! »

42^e rue...

C'était fantastique, incroyablement bruyant et vivant. Les grinçouses étaient ouverts presque toute la nuit et ne fermaient que quelques heures. Tous ces cinémas avaient été jadis des cinémas de Broadway, très luxueux, avec une déco magnifique.

Qu'est devenu le cinéma d'exploitation ?

Maintenant, c'est HollyXood qui le fait ! HollyXood ne produit plus QUE des séries B ! Sauf que ce sont des séries B à 100 millions de dollars. Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, vous aviez d'un côté une industrie florissante de la série B et, en face, HollyXood pour produire de bons contes de fée pour adultes. Tout ça a été foutu en l'air pour des raisons économiques. Je ne sais pas combien de bides il leur faudra pour réaliser qu'ils ont tout gâché.

... comme cette boucle de *peep show* où une fille s'endort nue en lisant une revue sur les fusils Winchester. Elle se réveille, et là, des petits cow-boys et des indiens en plastique dansent sur sa poitrine. Je veux dire : « À quoi pouvaient bien penser les mecs qui ont tourné ça ? »¹

Zorro et les trois mousquetaires

La tarte volante

Commissaire x : halte au Lsd

Lady Frankenstein cette obsédée sexuelle

Satana, si ton bras gauche te gêne, coupe-le

Les anges mangent aussi des fayots

Dieu les crée, moi je les tue...

Bruce Lee fait la java à Bornéo

Karaté à mort pour une poignée de soja

Au karaté t'as qu'à réattaquer

Le puceau se déchaîne

William Lustig...

W-L : Les scènes d'action de *Maniac Cop 2* sont

époustouflantes. Vous auriez pu devenir un réalisateur de films à gros budgets.

(...) Travailler avec des petits budgets permet de faire des choses beaucoup plus amusantes. Dès qu'il y a des stars, ça change tout. Ce que j'aime, c'est qu'on me donne de l'argent et qu'on me laisse faire ce que je veux. *Maniac Cop 2*, c'est mon préféré, il a coûté 4 millions de dollars, c'est mon *blockbuster*.

1993 : fin de la 42^e rue.

C'était si triste. Je ne suis pas fan des criminels, mais je crois que je hais encore plus les touristes. Vous avez vu Time Square, aujourd'hui ? Vous imaginez qu'il y a des boutiques entières dédiées aux M&M's ? Avec un M&M's géant sur la devanture ! Mon Dieu, c'est horrible ! Même Downtown NY a changé. J'ai quitté l'appartement où je vivais depuis 1985 il y a trois ou quatre ans. Même Brooklyn n'est plus qu'un repère de hipsters et de financiers.

Le dernier héros d'action (1993) offre de nombreuses vues, pluvieuses et somptueuses, sur les cinémas de la quarante-deuxième rue. Une telle concentration de palaces cinématographiques² fut unique au monde. Lors du tournage, ces cinémas étaient presque tous fermés, dans l'attente de leur sort.

Cette 42^e rue fut réservée pour le tournage pendant une semaine. On restaura les enseignes et les éclairages des cinémas redonnant à la rue un faste qui l'avait fuit depuis longtemps.

Au fil de la ballade cinématographique qui nous est offerte, où l'intérieur majestueux de l'*Orpheum cinéma* de Los Angeles vient se glisser dans le montage pour certains plans intérieurs du film, voici les navires qui sont à quai :

Le *Liberty*, le *Harris* (*Candler Building*, dont le hall est devenu un *McDonald's*), le *Cine 42*, le *New Amsterdam*, les colonnes du *Time Square*, l'enseigne du *Lyric*, le *Harlem*, le *Selwyn*, l'*Olympic*, l'*Apollo*, l'*Empire* où l'on peut croiser Travis Bickle, le *Victory*, l'*Embassy* devant lequel Abel Ferrara règle un plan de *New York deux heures du matin*.

On traverse l'Atlantique et on entre dans Paris. *Châtelet Victoria*, *Gaumont les Halles*, *Argos*, *Gaumont Opéra Impérial*, *Gaumont Richelieu*, *Rio Opéra*, *Ugc Opéra*, le *Quintette* et ses cinq salles au confort très moyen, le *Studio Alpha* et sa petite salle en longueur, le *Studio de la Harpe* mini-complexe de deux

salles (la grande avec un écran trop haut, la petite minuscule), **Cluny Écoles** et ses deux salles consacrées presque exclusivement aux Monty Python, **Cluny Palace**, **Saint-Germain Huchette** et **Village**, **Saint-Germain Studio**, le **Bonaparte** et sa très belle salle de 500 places, le **Publicis Saint-Gremin**, l'**Élysée Point Show** et ses trois salles de fin d'exclusivité, le **Gaumont Champs-Élysée**, le **Gaumont Colisée**, le **Monte-Carlo** créé au sein de l'ancien siège de la First National Bank, le **Mercury** sa superbe salle de 500 places et la salle préférée de beaucoup de cinéphiles, **Le Paris** et l'une des plus belles salles de la capitale qui axait surtout sa programmation sur les films produits par Marcel Dassault, le **Publicis Matignon** équipé en 70mm, le **Royale Disney**, l'**UGC Biarritz**, **Le Bretagne**, l'**UGC Ermitage** qui sera l'unique salle française équipée du procédé de projection révolutionnaire Showscan de Douglas Trumbull, l'**UGC Marbeuf**, l'**Espace Panorama**, le **Gaumont Lumière**, le luxueux **Helder** et sa salle unique en longueur avec balcon, le **Maxeville** et ses cinq écrans où l'action et l'érotisme se partage l'affiche, le **Bergère** et sa programmation fantastique, le **Berry**, le **Saint Ambroise**, le **Daumesnil**, le **Paramount Galaxie**, l'**Orient cinéma** et ses films asiatiques sous-titrés n'importe comment en trois langues, le **PLM Saint-Jacques**, **Les Trois Parnassiens**, l'**Espace Gaité**, le **Convention Saint-Charles** avec ses salles minuscules et ses écrans timbres-poste, le **Kinopanorama**, le **Passy**, le **Napoléon**, l'immense écran de la salle du **Trianon**, le **Rialto**, les **Trois Secrétan**... « **La Scala**... du sommet au trépas ... une salle de spectacle de 1 400 places, en 1931 elle se transforme en cinéma style Art Déco - dont toit ouvrant qui permettait de fumer pendant les entractes ou de contempler le ciel. En 1977, La Scala est le plus grand cinéma porno de Paris et se découpe en cinq salles. En 1999, elle ferme après le rachat par une secte brésilienne : L'Église universelle du royaume de Dieu. Amen. » J.T.

« **L'Agora**, **Le Mexico**, **Le Styx**, **L'Eldorado**, le **Far West**, **L'Eden**, **Le Florida**, ... Le **Phoenix**, Le **Magic**, le **Calypso**, **L'Arc-en-ciel**, **Le Paradis**, **Le Méry** qui portait le nom de la femme du propriétaire. (...) Aujourd'hui, les groupes construisent des cinémas qui ont autant d'âme qu'un Carrefour ou une cité dortoir. Même ceux qui veulent soit-disant se démarquer, comme **MK2**, font comme tout le monde, des bunkers hi-tech. Des salles plus confortables que les anciennes ; mais juste utilitaires et étouffantes - toutes identiques pour que l'on reconnaisse la marque de l'exploitant. Qui pleurera sur l'**UGC Ciné Cité** ou le **MK2 Bibliothèque** le jour où ils seront détruits ?

Des parkings à moquettes...

... encadrés par des vigiles et des vendeurs aux sourires figés

- Donnez-moi un sac de pot de corn.

- Des peaux de cornes ? »

Le Brady, cinéma des damnés, Jacques Thorens, Collection Verticales, Gallimard, 2015.

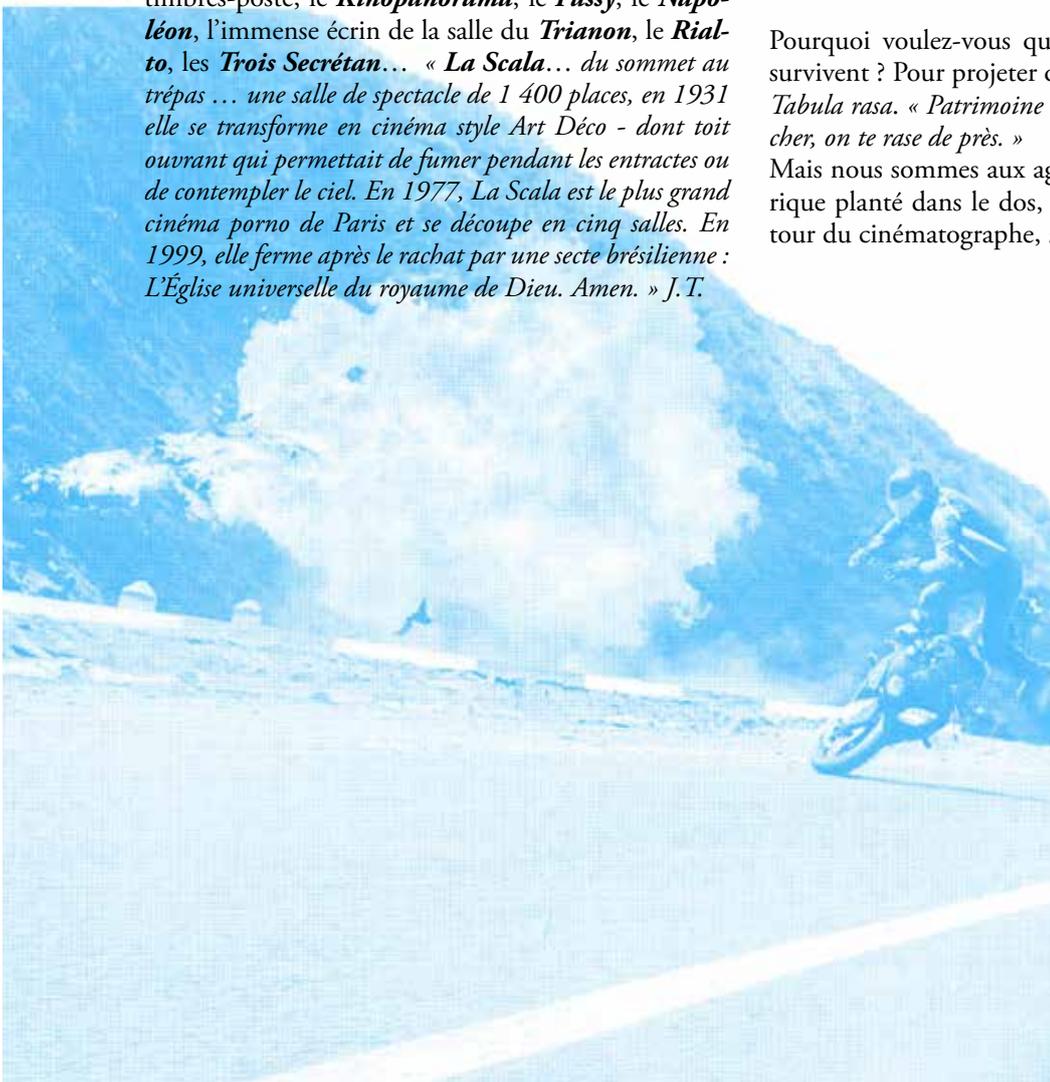
Tout proche de nous, le labyrinthique **Eden** et ses six salles...

Premiers émois, le **Familia** et ses 260 places répartie entre le parterre équipé de sièges d'avion re-conditionnés, et un balcon plus intime. Ses projectionnistes : Joannès-Bertholon, le père Fouillat, Mahmed, Désiré Grange, Michel Poncet et consorts.

Pourquoi voulez-vous qu'ils restent debout ? Qu'ils survivent ? Pour projeter quoi ?

Tabula rasa. « Patrimoine ? Mon cul ! Si t'as pas de clocher, on te rase de près. »

Mais nous sommes aux aguets. Le couteau du numérique planté dans le dos, nous misons gros sur le retour du cinématographe, *ici-même*.



Chapitre cinquième : « Les poissons ne peuvent pas porter d'armes ! »

John McTiernan est le maître du *blockbuster*. Il en fut l'inventeur et le fossoyeur (*saboteur*).

Il n'a rien filmé depuis 2003 (*une série B de luxe*). Et son dernier *big* stratagème formel politico-financier s'écroule au *box-office* en 2002. Ce film le conduira même en prison le 3 avril 2013.

Le 25 février 2014, il sortira de la prison de Yankton et regagnera son domicile, dans le Wyoming, où il demeurera jusqu'à la fin de sa peine, le 1^{er} avril, avec l'obligation de porter un bracelet électronique.

Nous l'avons interviewé en chair et en os le 11 septembre 2014. Onze septembre ?!

(Interview intégrale dans un prochain numéro de Four Stars).

Le réalisateur saoudien Oussama Ben Laden a tout compris aux *blockbusters*. Comme nous, il a certainement regardé *Une journée en enfer* (Die Hard 3 que l'on peut traduire par Dure à Cuire 3), en boucle. Ce film lui a montré la voie.

Les fans du chef d'œuvre imparfait de McTiernan n'ont pas halluciné pour les mêmes raisons que le (télé)spectateur X ou Y, ce matin du 11 septembre 2001. Ces images réalistes de guerre en plein cœur de New York avaient un air de déjà-vu.

Le film* de McTiernan a, consciemment ou inconsciemment, permis à Oussama ben Laden et à ses scénaristes d'entrevoir la possibilité d'un quelque chose qui n'avait encore jamais été vu¹. La phase ultime du « *dynamitage de quartier à l'américaine* », littéralement le *blockbuster*. Si les contraintes du budget de série B furent des stimuli créatifs, l'emploi de kamikazes en lieu et place des cascadeurs a permis d'atteindre un degré de réalisme après lequel tous les ordinateurs d'Hollywood courent toujours.

Nine eleven sonne la fin de la partie. Tous ses succédanés ne feront pas le poids. La Mecque du cinéma est toujours en panne au milieu du désert.

La réalité a doublement suivi le schéma proposé par le film-manifeste de McT². Sous le couvert de revendications politiques rouges et noires, l'attaque terroriste du film de McT ne cache en fait qu'un vulgaire « *casse du siècle* ». Si le méchant interprété par Jeremy Irons manipule son monde, c'est simplement pour amasser un maximum de pognon. Si le réalisateur saoudien ne pourra jamais nous dire s'il avait intégré cette trame scénaristique à son projet, Mr Cheney³ ou Mr Bush Jr ont peut-être la réponse ? *Inch Allah*.

Nous n'écrirons plus rien sur McT tant qu'il n'aura

pas tourné un autre film.

Les armes, la guerre, le cinéma TNT phagocyté par la propagande Na\$... Autant vous dire que nous en avons passé des nuits blanches, des jours, des mois sans rêve.

Wang Bing a été l'un de ceux qui nous ont aidés à tenir le coup.

Avant le conflit, le premier volet d'*À l'ouest des rails*⁴ nous avait déjà laissé pantois. L'objectif de sa petite caméra mini-DV ouvrait de nouveaux champs. Sans budget, Wang Bing surplombait tous les *blockbusters* du quartier. L'impact visuel de son film est resté, indélébile.

Le *travelling* ferroviaire enneigé, la lente progression dans ce qui reste de ces aciéries monde, leur cœur rouge, ses ouvriers abandonnés sous des douches décaties, les vides urbains sonorisés par la voix et la musique du Parti : un spectacle cinématographique digne de David Lean ?

Le sujet, c'est bien beau, mais ça ne fait pas un film. Et surtout pas du cinéma. « *Regardez comme ces gens souffrent, c'est intolérable ! Quel film poignant.* » Quelle merde !

*Les trois sœurs du Yunnan*⁵, ce sont Fen, Zhen et Ying : un casting croisé sur la route du hasard. Elles ne sont pas interchangeables, elles sont le film. Ying, la plus grande, c'est Marlène Dietrich.

Un très bon cinéaste est toujours doublé d'un producteur hors-pair. Il sait comment fabriquer le maximum de cinéma avec le budget réuni. Que la production du film ait à sa disposition des millions ou trois fois rien, en tant que spectateur, inconsciemment ou pas, on est plus près du bonheur si le film est le fruit d'une saine gestion. Une optimisation des moyens. Du cinématographe plein l'écran.

Les bons sentiments, ces guirlandes de / ON SE FOUT DU SUJET

ON VEUT DU CINÉMA

Lui seul peut nous conduire à,

Comment est-on passé de la mort des blockbusters aux films de Wang Bing ?

*À la folie*⁶ et ses 227 minutes à tourner en rond dans

*À l'instar des mésaventures boum-boum du Nakatomi Plaza ?

un hôpital psychiatrique du Yunnan, n'est pas trop long. Wang Bing est un monteur génial. Chacune de ses enquêtes nous invite, nous aide à nous arracher au virtuel. Saturés de mauvaises informations que nous sommes, indignés par des images picorées au hasard, par ses cadres, entre ses mains (*ses ciseaux*), nous partageons un peu de la respiration des êtres humains qu'il a choisis de filmer, et qui ont accepté sa caméra. Ses plans, ses scènes, ses films durent juste ce qu'ils faut pour ne pas passer à côté de ce qui s'opère. On prend le temps de vivre avec le film.

Quelqu'un peut-il me dire ce qu'il se passe ?

*Ta'ang*⁷, tombe à pique. La guerre, les bruits d'artillerie qui se rapprochent, topographie de la fuite, les commodités de la survie, l'entraide et ses échanges, la frontière, les toits en bâches plastiques, presque tout laisser derrière soi, attendre la nuit, ne pas avoir les chaussures adéquates pour marcher dans la boue, être une, un, des réfugiés, qu'est-ce que cela veut dire.

Autour du feu, cette source de lumière orange qui vacille, ce centre chaud des confessions, des échanges, des rires, des questions, « *de notre vie fragilisée, à nous, ici, devant la caméra de Wang Bing* ».

Il ne peut pas rester. Il faut qu'il parte. Le film est fini. Il faut franchir la frontière birmane avant la nuit. Retour en Chine. Alors, il part. Il s'éloigne. C'est fini. Un dernier plan. Elles sont là-bas. Un abris de fortune au milieu d'un champ de cannes à sucre. Elles sont toute petites à l'image : enfants, femmes ou vieille tante. La caméra enregistre ce que tout le monde regarde et ne voit pas : le son de la guerre qui approche. Ici, c'est bien tous les moyens du cinéma qui sont à l'œuvre.

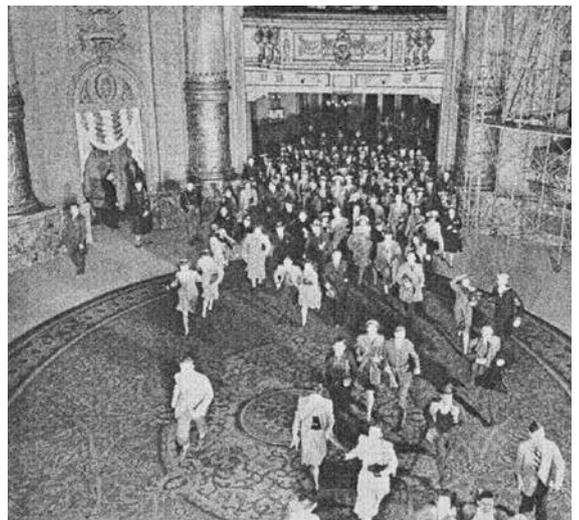
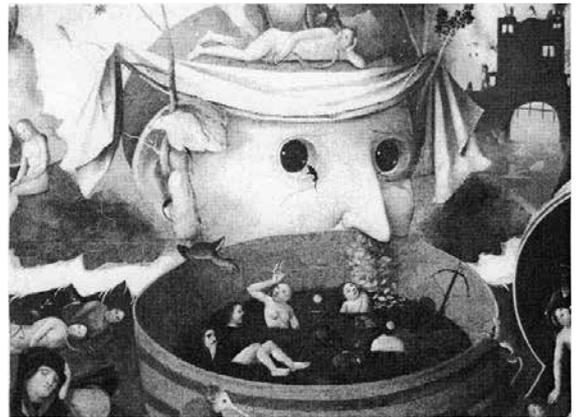
C'est un peu la prophétie rossellinienne qui pointe le bout de son nez. Il semble donc possible de pouvoir utiliser cette petite machinerie (*cinématographique*) pour mieux comprendre, (*se comprendre*)... des petits morceaux de vie. Sans voix off, sans musique. Sans larmes de crocodile.

Libre de se faire une idée. Libre.

Hou hou ?

Le film est construit avec les différents « *personnages* » que la caméra implique dans le cadre. Spectateurs, filmeur, filmés : on part tous de zéro. Personne ne sait ce qui va suivre.

John ?



Chapitre sixième : Black and chrome

« *Mon patron, il mérite juste de mourir étouffé dans sa merde.
Excusez-moi, Monsieur, je suis énervé. On n'est pas des esclaves.* »
L'homme de ménage d'un multiplexe parisien*.

*Rebecca et Tom N°5*¹, *M et Daniel*² plutôt que les films-hachoirs³, *Detective Dee* HK made in China, quelques accidents industriels rondement menés, puis surgit un dernier feu d'artifice avant notre nouvelle vie.

Un réalisateur de 70 ans et son chef opérateur de 73 ans, des centaines de cascadeurs, décorateurs, techniciens, hommes et femmes de spectacles à fond la forme, dotés d'une foi dans leur métier contagieuse, ridiculisent l'ensemble des nababs boiteux de la profession. La grande communauté des blockbusteriens de part le monde se lève. Un Chœur.

Florilège, glané ici et là :

« À quand remonte le dernier film qui n'a pas démenti l'enthousiasme soulevé par ses jouissives bandes-annonces ? - Je ne pensais pas que de nos jours, on pouvait encore faire un *blockbuster* pareil - Il est fou - *Furiosa for ever* - Immortan Joe, enfin un antagoniste qui ne s'encombre pas de blabla trauma inutiles - C'est la première fois depuis des années qu'à aucun moment je n'ai été parasité par cette petite voix qui me susurre « *Ah ! Ça sent le numérique à plein nez ici !* » - Se coltiner le vrai désert, avoir chaud loin des écrans verts - « *Une guitare, c'est démodé ? Ma guitare à moi, elle crache du feu !* » - *Rollercoaster* dément - Contrôle parfait de la lumière et du son - Peu de dialogue : merci George - J'y retourne demain - Euphorique... - À la fin de cette séance lambda, le public a applaudi spontanément - Du jamais vu ! Et c'est ce qu'on demande à un *blockbuster*. - Survie - Chorégraphies - *Shoot* - Mouvements de caméra qui semblent impossibles pour le commun des metteurs en scènes - Poussière - **Max** Rockatansky est Max le fou - Parfaite unité - Équation, équilibre entre la forme et le fond - Déflagration - Moteur **V8** - Étincelles d'acier - Oh, mes yeux ! - On est loin des tâcherons hollywoodiens actuels avec leurs montages épileptiques *cut cut cut* bourrés d'incohérences qui ne camouflent même pas la vacuité des navets sur-facturés qu'ils osent signer - On ressent la jouissance et le labeur de tous les corps de métier qui ont fabriqué ce *big bang* - Sueur - Rage - WOH - Voilà : c'est comme ça qu'on fait de vrais et grands films d'action ! - Pas de bouillasse numérique, pas de caméra parkinsonienne³ - Pas d'intrigues inutilement complexes et bavardes qui ne

servent à rien - *Out*, ce ton aseptisé et mièvre qui ne veut choquer personne et qui transforme un film de zombie en spectacle familial inoffensif - Du nerf, du nerf ! - Papi déchaîné - Là où le vieux bougre est balèze, c'est qu'il tient la cadence de bout en bout - Peu d'effets numériques, ou justifiés car ils sont au service des prises de vue réelles qui contiennent en leur cœur des folies exécutées pour de vrai devant les caméras - La science de Miller, c'est celle du montage : ses plans sont carrés, propres, nickel. Le rythme, il le crée grâce au *cut* - Phases incroyablement nerveuses - moments d'apesanteur - le film respire bien - Alors merci ! Merci et, encore ! »

Et comme avec les films de Wang Bing : aucun intérêt de voir cela chez soi, sur son écran, même 8K maxi taille. Il faut la sacro sainte salle de cinéma. *Alléluia.*

1981.

Que racontait George Miller à *L'écran Fantastique numéro 23* lors de la sortie de son *Mad Max 2 : The Road Warrior* ? Extraits :

« - La vermine⁴ s'est enfin rendue maîtresse de la terre. (...) Quand je suis au cinéma je veux oublier ce qui m'entoure. Je veux plonger dans l'écran, être arraché à mon fauteuil par ce qui se passe sur l'écran. (...) En fait, beaucoup de choses se passent au montage. C'est là que les scènes d'action trouvent leur véritable existence. (...)

Mes films, pour moi, sont solides. Il y a constamment du mouvement plutôt que de l'action à tout prix. Ce sont des mouvements. Je pense sincèrement que tous les films devraient être muets. Toutes les informations devraient être visuelles. Le film a besoin de son, pas de parlote. On raconte son histoire avec des images, un montage et du son. Le mot « *action* » ne me plaît pas, je préfère « *mouvement* » ou « *énergie* ».

- *Ne craignez-vous pas qu'un film comme Mad Max ne soit perçu que comme un divertissement, un feu d'artifice cinématographique, rien de plus.*

- Pas du tout. Ça me flatte même. Mes films sont d'abord des plaisirs de l'instant. Les films vont de plus en plus être conçus ainsi. Un auteur américain, James Monaco, qui enseigne le cinéma à l'Université, a écrit

*Merci à Jacques Thorens.

un livre formidable intitulé *How to read a film* (« Comment lire un film »). Il remarque très justement qu'il y a deux sortes de drogues : les sédatifs et les stimulants. Dans les sédatifs, il place : la marijuana, le valium, l'alcool et la télévision (*Internet, écrans électriques smart & co*). Parmi les stimulants, il cite : le rock'n roll, le sport, la cocaïne et le cinéma. Il me semble très juste que les films de cinéma soient quelque chose comme des grands huit. Au cinéma, il faudrait attacher sa ceinture de sécurité. »

Retourner voir un film, depuis combien de temps cela ne nous était pas arrivé ?

Le premier tiers de *Mad Max la Route de la Fureur* se concentre sur une unique action. Les milliers d'éléments qui pullulent et s'interpénètrent ne forment qu'un vaste système en orbite autour de la seul et unique obsession qui habite Max-Miller. Devenu esclave, comment va-t-il tout mettre en œuvre pour se libérer de ses chaînes et de sa muselière métallique ? Asservi, il étouffe littéralement. Tel le personnage d'un *cartoon punk*, on le suit risquer sa vie cent fois, chuter, perdre, rebondir, échafauder, résister, se dévouer corps et âme à la reconquête de sa liberté. Son air. Son autonomie de mouvement. Il faut le voir limer son masque prison tel un coyote épileptique. *Move*. Libérez-vous de vos chaînes. Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage. Au charbon. N'attendez ni sauveur, ni système magique. Max est récalcitrant et trouve en Furiosa son égale en tout. Non pas son double, mais sa partenaire récalcitrante. Insoumise.

*Des hommes sur échasses échappés d'une toile
de Jérôme Bosch.*

Une foule de corps faméliques à qui Immortan Joe fait miroiter quelques gouttes d'eau. Le stricte nécessaire pour les maintenir en vie. « *Vous pourriez vite vous habituez !* ». Le tyran enferme dans un coffre une collection de vierges que lui seul peut engrosser. Ce film est à peine de la fiction.

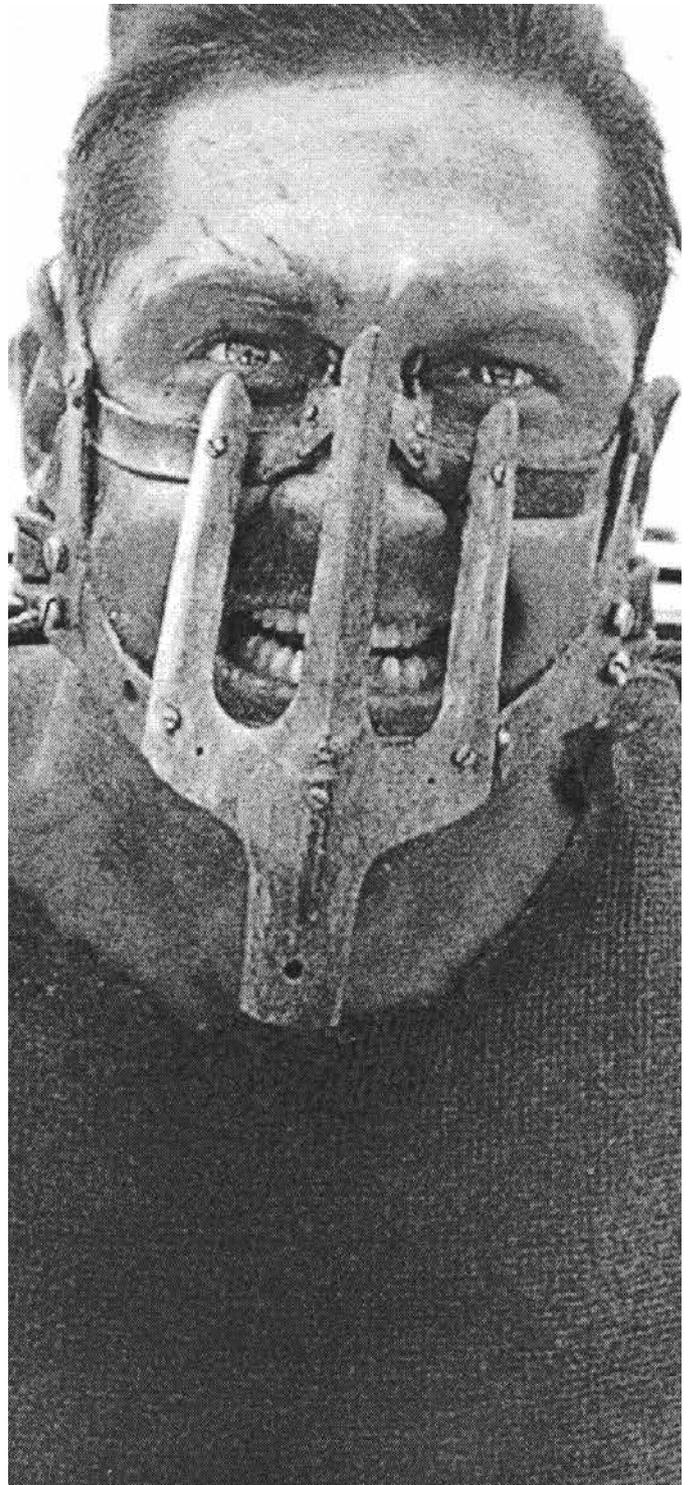
À la fin, Max ne libère pas des milliers de pauvres hères. Il s'échappe, se fond en eux.

À suivre...

40 000 years of dreaming⁵

Le pouvoir de la salle de cinéma entre nos mains. Nous tous à travers le monde, devant le même *blockbuster*. *Vavavoum*. Politique et grosses suées.

Post-Scriptum : nous avons eu la chance d'assister à une projection de Mad Max Fury Road en prison ; public mixte ; mise en abyme ; Kamikazes, V8, Valhalla / Nux : « Que vous soyez témoins »..... tout cela résonne avec notre temps. À chaque nouvelle vision, c'est autre chose qui attire notre attention.



Épilogue

« Quand je faisais exploser mon quartier. »

« Comment est-il possible de regarder un film qui s'appelle Captain America¹ ?

Captain America, sans rire ! (...) Il y a encore tellement à faire... On fait encore des choses basées sur la logique. Pensez à vos rêves : ce ne sont que des images, d'accord ? Les gens ne disent pratiquement pas un mot dedans. Et pourtant rien n'a plus de sens que vos rêves. Chaque putain d'image veut dire quelque chose. » McT

Est-ce que le cinéma d'action est en panne depuis quelques années ?

McT : Il n'y a plus que des produits d'entreprises. Joel Silver² veut toujours produire de vrais films d'action, mais ils ne sont plus beaucoup. Tout ce qu'ils font, ce sont des adaptations de *comics*. Il y a de l'action mais pas d'êtres humains, ce sont des films faits par des fascistes. Ils font croire à tous les gamins de la planète qu'ils ne seront jamais assez importants pour qu'on fasse un scénario de leur vie. Et c'est un moment unique dans l'histoire du cinéma, ce n'était pas comme ça avant. Un gamin pouvait apprendre comment un homme ou une femme devrait se comporter en regardant des films. La morale quoi. Les *comics* font des héros pour les entreprises.

Février :

C'est le site *Variety* qui l'annonce, John McTiernan pourrait réaliser le thriller d'action *Thin Rain (Pluie fine)* produit par des anglais...

... l'histoire d'un mercenaire américain venu en Asie pour trouver

... et une cambrioleuse française
Asie ... infiltrer une organisation

... recruté par les services secrets français afin de pénétrer dans la forteresse du

Novembre :

John McTiernan a refait surface en Chine, où il a déclaré aux médias locaux qu'il a l'intention de réaliser un film sur la Seconde Guerre mondiale.

John McTiernan regresa con un film sobre la 2^a
Guerra Mundial hecho en China

Le producteur vétérinaire d'Hollywood et de Hong Kong, André Morgan...

« Ma caméra est un œil pour voir le monde et non une bouche pour dicter les choses. (...) Mais s'il y a bien quelque chose que j'ai l'impression de partager, c'est cette prise de conscience face à un problème du cinéma mondial, et pas seulement chinois : c'est la narration, la pré-définition artificielle des fictions, la pré-définition dramaturgique (...) comme une limite, un mur qui empêche, entrave le changement dans la création. En revanche, lorsque l'on fait du documentaire, il se passe quelque chose de très intéressant, c'est qu'avec la caméra, on creuse une vie, on découvre des individus, dont la vie est comme un scénario en perpétuelle évolution, et à partir de là, on découvre aussi en quoi la narration, la vie des individus, dépasse ces cadres dramaturgiques habituellement préétablis. (...)

Lorsqu'on fait dans une salle de cinéma l'expérience de la vie d'autrui, je pense que c'est la "valeur sociale" du cinéma. Cette expérience modifie celui qui l'accomplit et celui qui regarde. Il ne s'agit pas d'édification mais de ces échos qui vont résonner en chacun et seul l'art, dans toute ses disciplines, permet cela. » W. Bing.

2500 heures de rushs... et combien de films à l'intérieur ?

- Arrête le film, on veut dormir.

John McTiernan to Shoot Film in China ?

*Argent Amer*³,
titre bressonien...

Le film débute là (*le Yunnan*) où nous avons quitté Wang Bing la dernière fois. Il prend le train avec de nouveaux personnages. Nouvelle caméra ? Jeu avec la profondeur de champ, rythme du montage : un ballet ? On est un peu dans la scène du train de *La Femme et le pantin*. En tout cas, c'est encore Sternberg qui nous vient à l'esprit. Nous ne sommes pas emberlificoté avec des lieux communs, des conventions usées jusqu'à la corde⁴.

Cette scène de train, ce très très long voyage (31 heures, 2 600 kilomètres) où les corps s'entassent, somnolent ; cette longue plage temporelle avant « *la nouvelle vie, le nouveau travail* ». Quelques acteurs de la scène regardent la caméra en coin. Nous nous entre-regardons. « *L'autre-Différent*⁵ » ?...

Mise en scène. Nous arrivons à Huzhou, à 150 kilomètres du cœur de Shanghai.



Une mer de petits ateliers de confection et d'immeubles d'habitation copier-coller, comme seul horizon... Le film se circonscrit vite à un seul petit morceau de quartier. On découvre petit à petit les personnages de cette « comédie humaine » ; ce qu'ils font ; ce qu'ils ne veulent plus faire ; qui sont-ils les uns par rapport aux autres : le cercle s'élargit, les énergies s'entremêlent, les liens se nouent, se dénouent. Nous sommes tout d'abord perdus, comme celui qui descend tout juste du train. Puis les mois passent... Le petit patron n'est pas le grand méchant. Tout le monde est double, ou simplement lui. Tous se réfugient dans le miroir électrique de leur paume. Mutation planétaire. Nouvel opium *made in china*⁶.

Ce nouveau film de Wang Bing frappe par l'ampleur de sa maîtrise formelle. Sa souveraine beauté aussi, sous l'éclairage orangé des lampadaires, percées d'échoppes-libellules lumineuses ; ici, de ce point de vue, du haut de cet escalier que l'on descend ou pas pour suivre l'un ou l'autre des protagonistes : nous sommes exactement là où on enterre le soleil.

Documentaire, milliers d'heures de rushes et l'homme au fond du corridor qui, las, demande au cameraman d'arrêter de filmer. « *Va-te coucher...* ».

Aucun plan n'est volé, le système invisible et tacite qui tient le film debout (*souverain*), résulte de la collaboration, de la coopération, de la confiance que chaque participant a décidé de mettre dans le film en train de se faire. Le réalisateur, les personnages réels : ils constituent un collectif qui, en toute conscience, montre ce qui aura le pouvoir (*projection*) de me modifier (*spectateur*).

Échos. Notre trouble. La Chine, un portrait. Les grosses bagnoles qui filent indifférentes comme partout ailleurs. Le petit gars qui ne se sent pas assez solide pour s'enrôler dans la grosse usine. 10 000 sous-traitants à la merci des caprices de Shanghai, de Paris, des *fashions victims* de toutes la planète (*mode = pouls capitalistique*). Villes interchangeable. Déracinés par millions. Quitter sa campagne. *Megalopolis*. Bancs de méduses. Laisser derrière soi mari, femme ou enfant. Comme ici nos ancêtres, *avant*.

Le trouble d'être à la frontière de toutes les perceptions⁷. Suivre des femmes et des hommes shakespeariens. *Le Songe d'une nuit amère*⁸. Retrouver la force cinématographique des

Les *blockbusters*.
C'était trop cool.

*Silver Touch*² / *Yínsè de chùnmō*

*Effet cristal*⁹.

Jeux d'enfant en très très grand.

Untitled John McTiernan Project (*announced*)

les deux pieds dans la boue

29/12/2017

*Post-scriptum*¹⁰ : Nous avons trouvé **un paradis de 474 fauteuils** dans une ville 7042 habitants. Le rez-de-chaussé, à l'abri du grand balcon plongeant : c'est la grotte, le refuge du futur. Face à cet écran idéal, plus rien ne peut



(31)

Alors que la liste des membres de l'équipe de *L'industrie des Spectres* défile au rythme de *Johnny Comes Marching Home*, la guerre sans fin, et ses vengeurs en collant ultra-max, est encore et toujours à l'affiche ; non loin, le réalisateur de *Duel*, joystick en main, est tout fier du slogan de son nouveau film, « *Il n'y a rien de plus réel que la réalité* », et nous vend sa soupe : la révolution obéissante ou, comment gagner une journée de liberté dans toute une semaine d'esclavage technologique à crédit ; qui embrassera la vilaine jolie fille à la tâche, qui pourra dire adieu à son mobile home sordide et prendre la tête des usines à bit ? La planète meurt, les avatars sont de bien meilleurs comédiens que leurs doubles de chair et *Shining* rugit, inspirant aux programmeurs un peu de cinéma. Mais le *number one* est : *Black Panther* milliardaire ou la principauté de Monaco africaine en boubou hollywoodien grâce au vibranium et ses potentiels technologiques et militaires.

Pourquoi Tom laisse-t-il son égo détruire les potentiels de *MI6* ?

Detective Dee 3, la légende des rois célestes (HFR-High FrameRate qui augmente fluidité et précision en 3D). Dee et L'impératrice / Tsui & l'industrie du cinéma chinois... « *allégorie d'un cinéaste qui compose avec les rigidités d'un système contraignant auquel il apporte la vitalité de son génie. / féerie du complot /* » J-F R. Et pourquoi pas un *Four Stars 100%* Tsui Hark ?



O.W.

Or, les armes sont des ustensiles d'infortune. Choses que l'on hait. C'est pourquoi, celui qui a du désir ne séjourne pas (avec elles).

Le prince séjournant dans la vie privée tient pour précieux la gauche ; (quand) il a recours aux armes, il tient pour précieux la droite. C'est pourquoi les armes ne sont pas les ustensiles d'un prince. Les armes sont les instruments de l'infortune.

N'ayant pas la possibilité de renoncer à les utiliser, il mettra « calme » et « éminent » en position supérieur et ne les embellira pas. Les embellir, ce serait se réjouir de tuer des êtres humains. Or, en se réjouissant de tuer des êtres humains, on ne peut pas atteindre ses aspirations sous le ciel.

Ainsi, dans les affaires fastes, on met la gauche au niveau supérieur ; dans les affaires de deuil, on met la droite au niveau supérieur.

Ainsi, le simple général demeure sur la gauche ; le général supérieur demeure sur la droite.

C'est ce que l'on dit : demeurer comme à des rites funéraires.

Lorsque les êtres humains sont tués en nombre, on se présente à eux dans l'affliction et la douleur.

Dans une guerre victorieuse, on s'arrête comme aux rites des funérailles.

LAO TSEU – LE VÉRITABLE TAO TE KING

Éditions du Rocher, 2002.



I Q U E

Madame Fang

La vie la quitte.

La vie s'accroche.

L'efficacité d'une série B de 86 minutes -

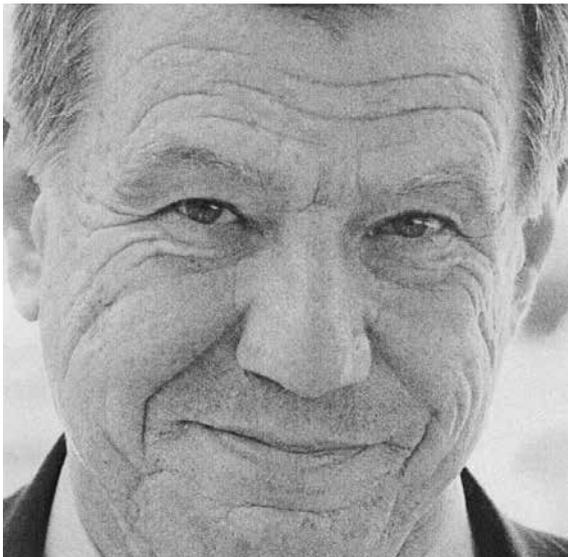
La nuit, les pêcheurs traquent la poisaille
à l'électricité

Sous le ciel orangé de méga-city.

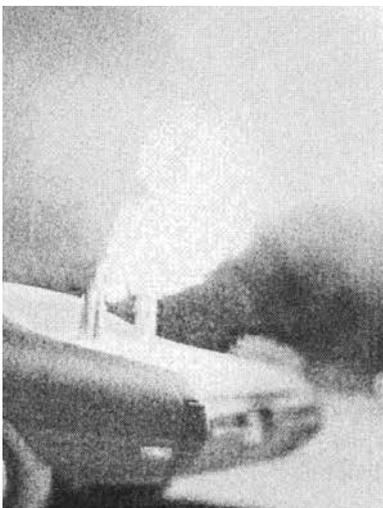
La caméra de Wang Bing : les oreilles de *Madame Fang*.

Interprêter les signes ? Elle reste muette.

Projection privée 16mm de *Débuts à Broadway (Babes on Broadway, 1941)*, un film de Busby Berkeley avec Judy Garland et Mickey Rooney produit par l'ami Arthur Freed pour la Metro-Goldwyn-Mayer.
Le dernier numéro brûle : « *Oh, oui !* ».



McT



IV

Que je n'oublie pas, pour finir, l'essentiel : de ces abîmes, de ces graves maladies, et même de celle du soupçon grave, on revient régénéré, avec une nouvelle peau, plus chatouilleux, plus méchant que jamais, avec un goût plus subtil pour la joie, avec une langue plus sensible aux bonnes choses, l'esprit plus gai, doté d'une seconde innocence – plus dangereuse – dans la joie, on revient plus enfantin qu'on ne le fut jamais, et en même temps cent fois plus raffiné. Quelle répugnance vous inspire désormais la jouissance, la grosse jouissance morne et grise telle que l'entendent en général les jouisseurs, nos « *gens cultivés* » et nos riches, et nos dirigeants ! Quel plaisir, quel malin plaisir d'écouter désormais ces gros tam-tams forains de l'art, du livre ou de la musique avec lesquels l'homme instruit d'aujourd'hui se laisse violer l'intelligence et administrer les joies de l'esprit, à grand renfort de spiritueux ! Comme notre goût s'est éloigné de tout ce micmac romantique, de ce gâchis des sens où se complaît la plèbe de l'intelligence, et de son fatras d'aspirations au sublime, à l'élevé, au tortillé ! Non, s'il nous faut encore un art, à nous autres convalescents, c'est un autre art, un art moqueur, léger, fluide, divinement libre et divinement artificiel, qui jaillisse comme une flamme claire au milieu d'un ciel sans nuages. Et avant tout : un art pour les artistes, pour les artistes uniquement ! Nous comprenons mieux désormais ce qui est nécessaire en première ligne à ce programme : c'est la sérénité, amis, toute sérénité ! Même celle de l'artiste... : j'aimerais le prouver. (...)

Le gai savoir, Friedrich Nietzsche, à Ruta près de Gènes, automne 1886

11/08/2018



Annexes de « L'industrie des spectres »

« Prémabule » :

¹ *Dans vos bandes dessinées et vos films, les visions d'apocalypse sont mémorables. D'où vous viennent-elles ?*

Otomo : Ça peut paraître exotique pour un français, mais à Tokyo, il y a perpétuellement des bâtiments détruits et reconstruits (*à cause des lois sur l'immobilier*). Impossible de se promener sans croiser quelques-uns de ces immeubles en chantier. Avec *Domu*, et ces grandes barres HLM que je voulais représenter, j'ai commencé à développer une véritable passion pour l'architecture et à dessiner ces bâtiments en construction. C'était nouveau pour moi, je découvrais ça avec mon installation à Tokyo. À force de dessiner tout ce que je visualisais dans ma tête, je me suis mis à développer des histoires qui me permettaient d'assouvir mes désirs de représentation de destruction urbaine. Peut-être que ces visions naissent d'un désir d'appréhender les objets de manière totale, de les déconstruire pour mieux m'assurer que je les ai correctement saisis. Par exemple, une fois que j'ai fini de fabriquer une maquette de modèle réduit, j'ai aussi envie d'assister à sa destruction. En tout cas, avant moi, aucun dessinateur japonais ne faisait d'effort pour représenter les bâtiments. Moi j'adore ça, donc j'y passe beaucoup de temps - et à y réfléchir. Du coup, certains critiques japonais mettent en parallèle ma démarche avec le travail de peintres comme Monsu Desiderio ou La Piranèse. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Si je m'intéresse à leurs œuvres, nos approches sont différentes : eux montrent des structures en ruines et à l'abandon, moi je m'intéresse à l'instant précis où les bâtiments sont détruits.

« HollyXood » :

¹ « *Quand je suis devenu célèbre, on m'a dit : « Tu vas déménager en Amérique ? » Ben, oui... pourquoi rester à Northampton quand on a l'opportunité de développer une addiction à la cocaïne au bord d'une piscine ou quand on peut écrire pour HollyXood ? » Alan Moore.*

« The last » :

¹ Le mode de vie de la croissance éternelle, le mode de vie suceur de sang d'une espèce suicidaire.

² L'acteur (*ancien cocaïnomanne alcoolique issue d'une grande lignée d'acteurs hollywoodiens auto-destructeurs*)

incarne avec brio ce nouveau héros des temps modernes : le marchand d'arme milliardaire, star des médias, et incarnation la plus parfaite de « l'esprit du temps » (*Zeitgeist*), le nirvana de la *cool* attitude.

Howard Stark, papa, a également participé de près à la création de *Captain America*, un super soldat génétiquement modifié. Le personnage de Stark senior est librement inspiré du milliardaire Howard Hughes qui fut dans la vraie vie, entre mille choses, un sacré gros fabricant-marchand d'armes (*avant de vendre toutes les branches de son empire pieuvre et de réinvestir le tout dans la recherche biomédicale tout azimut via la Howard Hughes Medical Institute, puis de mourir (?)*). *Son institut se porte à merveille. Avec ses milliards de dollars de dotation et le XXII^e siècle comme doux horizon, elle aussi affiche une cool-A*).

³ *Citizen Kane, La dame de Shanghai, Mr Arkadin, F for Fake* : si vous n'avez pas encore pu voir ces quatre films au cinéma en projection 35mm, unissez-vous à d'autres spectateurs dans votre cas, montez des barricades, etc. ... Et rejoignez-nous. Cela en vaut la peine.

⁴ **2666** : titre d'un chef-d'œuvre de la littérature écrit par Roberto Bolano, et aussi : « *Dans les vingt prochaines années, on va avoir des « high quantum computers » qui vont pouvoir inventer un univers entier jusqu'à la dernière particule, avec des formes de vies simulées qui ne savent pas qu'elles le sont. Si on est capable de le faire, on peut alors envisager que ce n'est possiblement pas la première fois. On est peut-être déjà dans une simulation qui simule l'invention d'ordinateurs capables de simuler un univers capable lui-même de simuler un autre univers. Cela n'altère en rien notre position existentielle, mais ça veut dire qu'un livre (ou un film) est déjà une bonne métaphore de ce que seront ces nouvelles formes de vie et de ce qu'est déjà notre vie.* » Alan Moore.

Bolano et K. Dick sont d'infatigables chasseurs d'agents nazis (humains, bactériens) ; le ménage d'après guerre fut « succinct » : un petit coup de plumbeau, un coup de pied, et hop sous le tapis, quelques exécutions pour marquer les esprits... Aujourd'hui, loin d'une inutile cachette sud-américaine, des épi-gones bronzent à vue...

« Des shoots hallucinogènes en échange de cerveaux frais » :

¹ Franck Henenlotter / Le documentaire *That's sexploitation...* Il couvre quarante ans d'histoire de l'exploit-

tation, soit tous les films à caractère sexuel produits hors de Hollywood, entre 1928 et 1970. « *Je suis tellement heureux d'avoir pu mettre toutes ces conneries dans un même film.* »

² Après 1914, pendant que la vieille Europe se couvre de monuments à la gloire des millions de morts, de cénotaphes et de mausolées indestructibles, (...), les Américains qui ont subi peu de pertes humaines, édifient leurs grands temples du cinéma, ces sortes de sanctuaires désaffectés où selon Paul Morand, le spectateur éprouve dans une ambiance de messe noire et de profanation, une impression de fin du monde.

« *Death is just a big show in itself* » (*La mort n'est qu'un spectacle en soi*), affirmait l'inventeur de la première salle de cinéma cathédrale, baptisée le **Roxy** : Samuel Lionel Rothapfel, fils d'un bottier allemand et ancien marine.

Surnommé Roxy, Rothapfel avait persuadé le propriétaire d'un music-hall de Milwaukee, l'**Alhambra**, d'en faire un cinéma. L'idée remporta un succès immédiat et Roxy a pu créer à New York, les premières grandes salles comme le **Regent**, le **Rialto**, le **Capitol**, etc. et en 1927, le **Roxy** qui comptait 6200 places et coûta 12 millions de dollars. Inauguré par Gloria Swanson, il fut démoli en 1960, « *après un dernier hommage de la star, digne de Sunset Boulevard, dans le bruit apocalyptique des pelleuses* » (F. Lacloche). Rothapfel était d'origine germanique et ne l'oublions pas, les Allemands avaient construit de vastes cinémas, bien avant les Américains et les autres Européens. Beaucoup de leurs Palast étaient antérieurs à 1914 et furent détruits par les bombardements alliés au cours du second conflit mondial. L'architecture des cinémas allemands des années trente était résolument « *moderne* » et s'inspirait des Dynamistes. **Le Lichtburg** de Berlin était, comme son nom l'indique, une forteresse lumineuse, une *camera obscura* éclairant la ville de ses puissants projecteurs.

« *Les poissons ne peuvent pas porter d'armes !* » :

¹ Piochant aussi dans *Dure à cuire 2* et ses avions à court de kérozène.

² Un épisode du *Road Runner* filmé par un reporter de guerre / Un style qui sera copié un nombre incalculable de fois ou, pour être plus exact, salopé. Une foule de tâcherons, et les gros studios avec eux, puiseront la sève *realistic* sensée renouveler leurs paquets de nouilles sulfatés et surfaturés. Si on gratte la surface de ces caméras instables pour rien, on trouve beaucoup de morpions.

³ Halliburton & Cie, accident de chasse à la caille, ...

⁴ *À l'ouest des rails* (*Tie Xi Qu*) est un film chinois réalisé par Wang Bing, sorti en 2003. Partie 1 : Rouille. Partie 2 : Vestiges. Partie 3 : Rails.

⁵ *Les trois sœurs du Yunnan* (titre original : San Zimei) est un film documentaire chinois réalisé par Wang Bing, sorti en 2012.

⁶ *À la folie* (titre original : Feng ai) est un film documentaire chinois réalisé par Wang Bing, sorti en France en 2015.

⁷ *Ta'ang* est un film documentaire chinois réalisé par Wang Bing, sorti en 2016.

« *Black and chrome* » :

¹ *Mission Impossible : Rogue Nation*, réalisé par Christopher McQuarrie avec le couple Rebecca Ferguson et Tom Cruise et des seconds rôles épatants.

(budget « *estimé* » : 150 millions de \$ - *Recettes monde* : 700 868 363 \$).

Tom Cruise, interview, extraits :

- À votre sujet, un ami m'a dit : « Il faut lui demander comment il a mis au point sa façon de courir. »

- (*Il rigole.*) Ah !

- C'est une bonne question, non ? Dans une interview, John Wayne expliquait qu'à ses débuts, il ne sait pas quoi faire de ses mains et il a fini par trouver quelques postures clés. (*Tom se met à imiter les mains sur les hanches typiques de Wayne ; il a l'air content de lui.*) Sa démarche, aussi, c'était travaillé. Et vous, c'est pareil. On a l'impression que tout est bossé. Votre démarche. Votre façon de courir. Votre façon de jouer avec vos mâchoires...

- (*Il éclate de rire, incrédule.*) Mon jeu de mâchoires ? Vous voulez dire quand je crispe parce que la situation est intense ?

- Ou, très émotionnelle qui...

- Alors, OK. Toutes ces choses que vous notez viennent d'une seule et même idée. Je regarde la composition. (*Il mime un cadre avec ses mains et semble se placer dedans.*) Je réfléchis à ce que cette image est censée raconter, quelle émotion elle est censée véhiculer, quel impact elle doit avoir sur le public. Comme *film-maker*, le but est de maîtriser le sens exact de cette image. (*Il est toujours dans le cadre, comme si son regard mesurait exactement où commence et où finit le plan, et comment il doit s'inscrire dedans.*) Cette image repose sur le cadrage, la composition, la lumière, la profondeur de champ, mais aussi la position de l'acteur au milieu de tout ça, et de quelle manière ces éléments s'agencent

pour guider le regard du spectateur à l'intérieur du plan. Les gestes ou gimmicks que vous évoquez naissent tous de cette lecture de la dynamique du plan et de la place que j'y occupe en tant qu'acteur. Ça, vous devez le maîtriser au maximum, sans pour autant asphyxier le spectateur. Dans mes films, j'essaie toujours de lui laisser une place. Je ne lui saute pas au visage en permanence, je demande de la participation. Par exemple, je cherche des « *character laughs* ».

- C'est-à-dire ?

- Des gags liés au fait de bien connaître le personnage. Qui nécessitent que l'on soit investi auprès de lui dans le récit pour saisir la blague.

... Le niveau de détail exigé par un *Mission : Impossible*, où tout fonctionne comme une horloge suisse. Chaque détail dans le cadre compte, la discipline de la composition doit être absolue.

... Mais aujourd'hui, beaucoup font de la captation plutôt que de mettre en place un découpage rigoureux (...). Quand j'ai commencé, on tournait encore avec une seule caméra. Et puis l'influence des pubards anglais a commencé à se faire sentir, on s'est mis à tourner avec plusieurs appareils, puis de plus en plus souvent en longues focales (*une technique qui permet d'attraper les scènes au vol, sans grand soucis de raccords*). Je parle aux réalisateurs et je leur dis : « *Surtout, ne vous habituez pas à utiliser quatre caméras !* » Il faut mettre la scène en place et choisir le bon axe, parce que ça reste la meilleure façon d'embarquer le public dans un environnement auprès des personnages.

² *Skyfall*, produit par la famille Broccoli via EON Productions, réalisé par Sam Mendès et les directeurs de secondes équipes, éclairé par Roger Deakins avec Daniel Craig, Judi Dench, Javier Bardem et Ralph Fiennes qui trouve ici un rôle récurant et une retraite dorée bien méritée. (*Budget « estimé » : 200 000 000 \$ - Recettes monde : 1 108 561 013 \$*).

³ Cette caméra parkinsonienne (*dégénérescence mal digérée de la mise en scène de Die Hard 3*), ce « *sur le vif* » fuit comme la peste toute tentative d'appréhender (*comprendre ?*) l'espace et l'action (*la vie ?*) qui traversent le cadre. La destruction méthodique de Las Vegas, la révolte du peuple grec face à la tyrannie des experts financiers : tout se vaut, tout est interchangeable, tout n'est que décors, arrière-plan, « *réel tendance* » piquée aux chaînes d'infos en continu. Tout ce magma doit servir la soupe à un héros révolté mais pas trop qui respecte les marques d'une intrigue soporifique et indigente camouflée (*modernisée diront les experts cinématographiques à la noix*) par cette caméra reportage insincère que le montage hachis parmentier achèvera de trucider. Car un beau plan survient, on aimerait qu'il / *Trop tard. Cut.*

⁴ La vermine : en début d'année, Justin Keller, créateur de la *start-up* Commando.io, écrivait dans une lettre à la marie de San Francisco : « *Je sais que les gens ne sont pas contents de la gentrification de la ville, mais la réalité, c'est que nous vivons dans une société de libre marché. Les travailleurs riches ont mérité leur droit de vivre dans cette ville. Ils ont fait des études, travaillé dur et mérité ce qu'ils ont. Je ne devrais pas avoir à voir la douleur et le désespoir des SDF tous les jours sur le chemin du travail.* » Quelques années avant lui, Greg Gopman, autre entrepreneur de la Silicon Valley, avait lâché sur *Livre de visage* : « *Dans le centre de San Francisco, les désespérés se rassemblent comme des hyènes (...). Ils font comme si c'était leur centre-ville. En réalité, c'est le quartier des affaires d'une des villes les plus riches des États-Unis. (...) Vous pouvez prêcher la compassion, l'égalité et être la personne la plus gentille du monde, mais il n'y a rien de positif à ce qu'ils soient si proches de nous.* »

⁵ *40 000 years of dreaming* un montage-documentaire de George Miller réalisé en 1997. En 67 minutes, sous couvert de nous raconter l'histoire du cinéma australien, George déploie quelques théories chères à votre revue de cinéma préféré.

« Quand je faisais exploser mon quartier » :

¹ « *Je me souviens, jeune enfant, avoir vu et désiré des figurines de personnages de BD dans la vitrine d'un magasin de jouet, mais mes parents n'avaient pas les moyens de me les acheter. Alors, en rentrant chez nous, j'ai pris mes petits soldats en plastique et j'ai prétendu qu'ils étaient des super-héros : que celui-là était Medecine Man, qu'il volait dans le temps et avait des pouvoirs chamaniques ; un autre, je l'ai couvert de plastique violet et j'en ai fait un vilain, et ainsi de suite. Avec un peu d'imagination, j'ai créé tout un monde. C'était ma façon de m'évader de ma vie ordinaire. Si j'avais eu accès à tout, comme les gamins d'aujourd'hui, je serais devenu le réceptacle passif des idées des autres plutôt que le générateur des miennes.* » Alan Moore.

² Joel Silver est l'un des producteurs qui a contribué à l'émergence des *blockbusters*. Une citation illustre cette *silver touch* : « *I want an explosion the size of Cleveland.* » (« *Je veux une explosion de la taille de Cleveland* »). Amoureux d'architecture, il a acheté plusieurs maisons conçues par Frank Lloyd Wright, dont certaines tombaient en ruine. Trente plus tard, elles renaissent.

³ *Argent Amer (Ku Qian)* est un film documentaire chinois réalisé par Wang Bing, sorti en 2017.

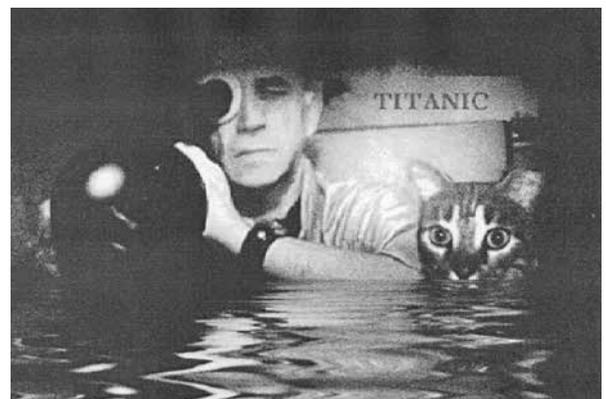
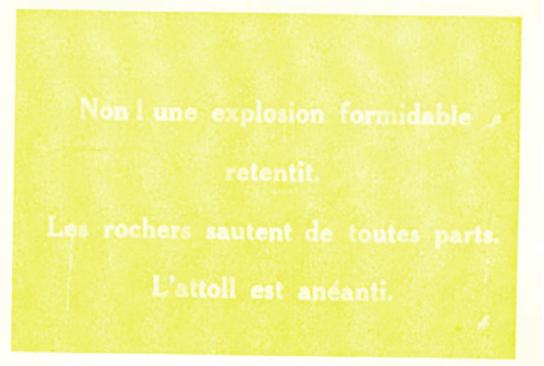
⁴ *Formalisme russe* : il conçoit l'art comme une « désautomatisation » de la perception, l'oubli des habitudes acquises, des clichés, et l'œuvre comme un système de procédés (Chklovski).

⁵ « Deux visions « mono » séparées deviennent, une fois mêlées, une seule vision « stéréo ». Chacune des deux entités, surprise par cette amplification de ses perceptions, attribuerait sans doute le phénomène aux capacités de l'autre, sans se rendre compte qu'il en a lui-même apporté la moitié. « Une merveilleuse entité s'est emparée de moi, s'enthousiasmeraient l'une et l'autre. Regardez tout ce qu'il voit et que je n'ai jamais vu. » Chacun serait en admiration devant l'autre, c'est-à-dire l'Autre-Différent. » PKD

⁶ Philip K. Dick nous décrit la réalité scientifique du phénomène : l'électroencéphalogramme de quelqu'un qui regarde la télévision (*un écran électrique : téléphone, ordinateur, etc.*) montre qu'au bout d'une demi-heure environ le cerveau conclut qu'il ne se passe rien, sombre dans un état brumeux, quasi hypnotique, et se met à émettre des ondes alpha. Cela parce qu'il se produit très peu de mouvements oculaires. Qui plus est, une bonne partie de l'information est de nature graphique et passe par conséquent dans l'hémisphère droit du cerveau au lieu d'être traitée par le gauche, qui est le siège de la personnalité consciente. Des expériences récentes montrent qu'une importante quantité des choses que nous voyons sur l'écran de la télé (*ou tout autre écran électrique*) sont assimilées sur un plan subliminal. Nous ne faisons que croire que nous voyons consciemment ce qu'il y a à voir. La dimension des messages éclipse notre attention ; littéralement, après quelques heures passées à regarder la télévision (*ou l'un des ces écrans électriques*), nous ne savons plus ce que nous avons vu. Nos souvenirs sont illusoire, comme les souvenirs que nous avons de nos rêves ; les trous sont remplis rétrospectivement. Et falsifiés. Nous avons inconsciemment participé à la création d'une réalité simulée, dont nous nous sommes ensuite obligeamment nourris. Nous nous sommes rendus complices de notre propre déchéance.

⁷ *Documentaire-fiction* ; Daney, « un bon film est un documentaire sur le tournage de ce film » + tout mélanger dans un chapeau = collection d'éclairs prisonniers d'une bouteille.

⁸ *Le songe d'une nuit d'été* est la source d'inspiration musicale de *Dure à cuire 1*. La nuit, derrière les masques, les villageois... les usines, les rois, la fumée des cigarettes, leds plutôt que tubes à vide remplis de gaz Ne.



⁹ K. Ellis, Gilles Deleuze, *Le cinéma*, Paris, 1989, p. 100.